

LE TOURMENT DES ROIS

GAËTAN NOËL

LE TOURMENT DES ROIS

LIVRE I - PARTIE I
- À LA LUMIÈRE DE L'OMBRE -

HYDOLIA
EDITIONS

Du même auteur :

- *Le Tourment des rois, Livre I, Partie II (2018)*
- *Emmène-toi avec moi (2018)*
- *Sauvez-vous (2019)*

Informations et extraits gratuits sur gaetan-noel.fr.

© 2019, Gaëtan Noël.

Édité par Bookelis pour Hydolia, la société d'autoédition de Gaëtan Noël.

Édité par Gaëtan Noël en autoédition depuis 2017.

Dépôt légal de la présente édition : mai 2019.

ISBN : 979-10-359-0920-8

Illustration de couverture : *Light blue smoke on a black background*, Maksim Šmeljov.

Plus d'informations sur gaetan-noel.fr

Pour Emmanuelle, ma mère et ma première lectrice passionnée.

Pour Mathias, mon petit frère et mon premier critique avisé.

Pour tous ceux qui ont lu ce récit, avant même qu'il soit fini.

Pour toute la bienveillance que j'ai reçue, et pour la malveillance aussi.

Pour ceux qui osent écrire leur histoire, vivre leur vie, suivre leur voie.

Pour tous ceux-là, car ils vivent chaque jour... leur tourment de roi.

CHAPITRE 0

LE SECRET D'AKARINA

Une lointaine nuit de pleine lune me hante comme je la hantais autrefois. Frêle, comme ces sombres nuages déchirés par le vent de minuit, je me présentais d'un pied mal assuré aux portes de l'adolescence. Hésitant et si peu préparé, je m'y dévêtais de toutes mes innocences. J'abandonnais là, à jamais, toutes mes insouciances. Oui, avant cette nuit-là, rien ne peut prétendre à l'importance.

Possédé par l'insomnie, je marchais seul dans les couloirs obscurs du château endormi. Silencieusement, maladroitement, je m'insinuais parmi les ombres, dissimulant ma présence à toutes formes de vie ou de lumière. À part quelques gardes aux rondes forcées, il n'y avait guère d'errances en cette heure avancée : l'enceinte du château était bien gardée, mais les couloirs m'étaient abandonnés. Nul ne se serait attendu à voir ainsi déambuler le jeune prince héritier. Douze années de docilité, d'innocence, s'achevaient. De la pire des façons. Qu'importaient les regards du jour, la nuit m'insufflait l'envie terrible de désobéir et m'avait tiré du lit, jeté dans les ténèbres, avec pour seul guide un vent lugubre qui me murmurait. Fier mais lâche, j'attribuais au froid la faute de mes tremblements au lieu de m'avouer la peur du noir, du présent invisible et d'un

avenir terrible : si cette folie vagabonde me trahissait, j'avais tant à perdre pour si peu à gagner ! Aucune grandeur, aucune noblesse, dans ma démarche : je n'étais plus un prince mais un courant d'air, une respiration indisciplinée, une ombre chétive et naïve, une minuscule solitude dans ce monde nocturne.

Au détour d'un croisement, ou dans l'ombre froide des murs de pierres taillées, je m'arrêtais parfois : non pas pour écouter, non pas pour attendre qu'une voie se libère, ni pour reprendre mon souffle, mais simplement pour contrôler mon excitation, pour contenir un éclat de rire de bonheur.

J'existais !

Là, avec tous mes sens aux aguets, avec la peur au ventre et le déchirement d'une double tentation : assouvir mon méfait au risque de subir la colère de mon père, ou retourner à la sécurité de ma chambre au risque de subir les tourments de ma frustration. Quel souvenir émotionnel ! Celui des derniers mètres, des derniers pas ! En cet instant exquis où j'étouffais entre la joie de l'accomplissement imminent et la terreur que tout s'écroule à la dernière seconde, au dernier instant ! Haletant, je maudissais le manque de sang froid qui me poussait sans arrêt à l'apnée : si l'excitation m'inspirait, je ne parvenais à expirer cette peur qui brûlait mes poumons oppressés.

Mais c'était presque terminé.

Sacrifier mon sommeil aux ténèbres ne serait pas vain : j'arrivais. Devant la lourde porte, belle de métal et de bois, j'hésitais autant que je convoitais. L'objet de mon obsession, de cet ardent et consumant désir, était là : derrière le bois. Je m'appuyai contre lui un instant et m'essuyai le front de ma manche : je transpirais. Quelle honte ! Moi qui n'avais de cesse de rêver de grands héros fantastiques, de princes et de rois

flamboyants, me rendais compte à quel point mon corps trahissait ma lâcheté et mon inexpérience de l'aventure, même de la plus ridicule.

Je voulais changer.

À tâtons, je fis glisser mes mains si chaudes le long du bois et des décorations de métal — si froides que j'en frissonnais. J'atteignis enfin le loquet : il pesait si lourd entre mes doigts. Je le soulevai lentement, délicatement : ne pas faire de bruit. Je me forçai à respirer, à me concentrer — mon cœur battait si fort ! Ses pulsations résonnaient jusqu'au bout de mes doigts, quelque chose semblait même cogner contre mes tempes. Je me sentais tellement mal, et tellement honteux... Je voulais tout arrêter : rentrer dans ma chambre, tout oublier ! Mais je me voyais déjà me détester : frustré, humilié, aux creux de mes couvertures, à pleurer sur ma lâcheté. Alors, j'étouffai un grognement de rage et tirai violemment le loquet. Le grincement résonna dans la nuit : je n'avais plus le choix !

J'entrai.

Dos à la porte fermée, je me laissai glisser jusqu'à heurter le sol gelé. J'avais réussi... Je l'avais fait ! Tout en priant la chance que personne ne m'ait entendu, je respirai profondément : la peur me quittait, lentement. Quelques minutes passèrent et, surpris de ma soudaine sérénité, de ma soudaine légèreté, je me relevai et marchai au cœur de l'immense pièce illuminée par le clair de lune. Ses grandes fenêtres, bien plus hautes que larges, laissaient entrer une douce lumière bleutée, lugubre à souhait. Ses étagères, ses arcades entre chaque colonne de pierre, ses chaises et bancs de bois finement sculptés : un spectacle magique pour ceux qui savaient l'apprécier !

La bibliothèque.

Combien d'heures passées à arpenter les allées, à fouiller les rayonnages en quête d'un trésor à m'approprier ? Car des trésors, il y en avait ! Des livres et des histoires, des contes et de l'Histoire ! Autant de vies à explorer, de trésors de mots à trouver, de merveilles au-delà de toutes réalités, aux dernières limites des imaginaires oniriques ! À portée de main. Tout en caressant le dos de mes précieux trophées, je pensai à Maître Heliott qui faisait importer ces nombreux ouvrages des quatre coins du monde — en particulier de toutes les bibliothèques menacées de destruction. En fidèle protecteur du savoir et des mémoires, mon maître se dressait ouvertement contre une religion conquérante et obscurantiste qui se répandait rapidement sur tous les continents : *Aderiha*. Ce nom — et toutes références à la Sainte Armée — était tabou lorsque le vieux sage était dans les parages : le simple fait de le prononcer et son humeur s'effondrait ! Malgré ce point faible qui m'amusait, j'aimais sincèrement Maître Heliott : c'était lui qui m'avait appris à lire et à écrire et qui n'avait de cesse de s'émerveiller du temps libre que je passais dans la grande salle aux livres. Inconsciemment, je suivais ses traces alors que le Roi, de son côté, en était on ne peut plus désappointé. « Un prince devrait passer plus de temps avec les lames qu'avec les livres. » Ou l'inverse. Mon éducation était ainsi déchirée entre le vieux savant et le vieux roi. Et un savant a si peu de pouvoir... Je m'acquittais donc de mes devoirs d'épéiste princier et filais me réfugier entre les pages dès que Maître Hodanir avait le dos tourné. À peine avais-je pensé apprendre à me contenter, que mon père insatisfait m'interdit toute lecture et même tout accès à la salle convoitée : il voulait un fils guerrier et je n'aurais de répit que lorsque son maître d'armes m'appuierait. Cela faisait

déjà un mois et j'en avais assez : les premières braises de révolte venaient de s'enflammer. Avec le recul des années, ce n'était qu'une douce introduction à la guerre que je mènerais contre mon père.

Ma main s'arrêta sur *les Contes et légendes d'Hydolia* : à défaut de livres objectifs et rigoureux, je me contentais de ce ramassis de mensonges mal écrits pour découvrir le *passé* de mon royaume. Ma dynastie n'avait jamais eu la réputation d'être juste et bienveillante : l'on préférait alors broder de fabuleuses légendes et oublier les bains de sang, les assassinats et toutes les injustices dont un conte de fées ne peut se targuer.

Les contes de fées.

Combien de personnages beaux, nobles et vertueux n'avais-je pas rencontrés en tournant les pages de ces histoires pour enfants, de ces espoirs pour adultes ? Je rêvais d'être l'un de ces princes romanesques, aimé et glorifié, répandant ma bienveillance sur le monde et usant de mon pouvoir divin pour écrire mon propre conte de fées, ma propre histoire : l'Histoire elle-même !

L'Histoire.

Oh ! je l'ai écrite, c'est certain. Et il aura fallu toute une vie, tellement d'années, de souffrances et de sang, pour que tout ne soit pas vain. Oubliés, les contes de fées et les légendes ! Sacrifiées, la naïveté et l'innocence ! Mes rêves et toutes mes bonnes intentions m'ont rendu coupable de tellement de crimes et de sang versé... J'en regretterais presque ces années d'insouciance et ces grandes aventures nocturnes pendant lesquelles mon cœur s'affolait encore au moindre bruit — comme celui de cette porte qui me fit soudainement sursauter.

Quelqu'un était là.

Instinctivement, je m'accroupis dans l'ombre et me déplaçai à genoux pour tenter d'apercevoir mon poursuivant. À travers les étagères, je ne voyais rien : ni la porte, ni l'entrée et encore moins la silhouette que je cherchais. Je tentai de m'approcher, lentement, silencieusement. J'étais de nouveau en apnée. J'avais peur d'expirer. Toujours aveugle, je n'osais me relever. Je m'en remis alors à mon seul sens de l'ouïe... Rien. Je n'entendais rien. Pas un bruit de bottes, de chaussons ou de talons. Était-il immobile ? Avançait-il sur la pointe des pieds ? M'observait-il ? M'avait-il trouvé ! ? Que faire ? Courir ? Attendre ? Des dizaines et des dizaines de scénarios défilaient dans ma tête alors que je rampais furtivement vers la porte entrebâillée. Je la vis alors, mais... personne.

Était-ce le vent qui parcourait les couloirs ? Avais-je mal fermé le loquet ? Non. Non, c'était impossible ! Il y avait forcément quelqu'un : et s'il n'était pas devant la porte, c'était qu'il me cherchait ! J'étais paralysé. Que faire ? Courir vers la porte sans me retourner ? Non ! Trop loin, trop risqué ! Et rester là n'était qu'attendre d'être...

— Trouvé !

Je fis volte-face, complètement paniqué. Dans un accès de fierté inespéré, je me retins de hurler. Je me retins si fort que mes poumons auraient pu en exploser. Mon regard se posa sur mon poursuivant : des pieds nus, une robe de nuit, de longs cheveux châains et un ours en peluche... Je n'en croyais pas mes yeux.

— Akarina ! m'exclamai-je. Bon sang ! Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai eu la peur de ma vie !

— Bah ! je te cherchais..., répondit-elle innocemment. C'est ton tour maintenant !

— Mon tour ? Pas quest...

Je n'eus pas le temps de finir : ma petite sœur filait vers la porte avec pour seule idée une partie de *cache-cache* qui nous coûterait cher à tous les deux. Je ne comprenais pas comment elle avait pu me suivre, me trouver dans la bibliothèque, m'approcher si discrètement... Mais l'heure n'était pas aux questionnements : je les étouffai dans un coin de ma tête et la rattrapai, saisissant sa main juste avant qu'elle ne passe le seuil de la porte.

— Akarina ! Tu n'as pas le droit de sortir de ta chambre au milieu de la nuit !

— Toi non plus ! répliqua-t-elle en essayant de se dégager.

— C'est... vrai. Tu as raison, rentrons.

— Lis-moi une histoire !

C'était peine perdue. Elle n'en avait aucunement conscience, mais céder à son chantage était impératif pour éviter d'attirer l'attention. Je la laissai alors choisir un livre parmi les contes de fées, et lui pris la main pour la raccompagner à sa chambre — si je devais me faire attraper, autant que cela soit en train d'aider ma sœur à s'endormir.

Les couloirs étaient toujours aussi sombres, évidemment. Dès que je brusquais le pas, Akarina ne suivait pas : je dus m'adapter à son rythme, prévoir plus de temps pour les passages à découvert et me projeter un itinéraire où rien ne lui donnerait envie de s'attarder. Tout était plus difficile qu'à l'aller, mais étrangement je n'avais plus peur : j'agissais, je décidais, promptement. Les couloirs et les carrefours défilaient et, tout en maudissant l'architecte qui avait conçu cette bibliothèque si loin de nos chambres, je tentais de me rassurer : nous longions le jardin intérieur, ce qui signifiait que dans deux, peut-être trois

minutes, je serais en train de border ma petite sœur. Soudain, mon regard accrocha une lueur au bout du couloir.

Quelqu'un approchait.

Je tirai alors brutalement Akarina dans le jardin et la forçai à se cacher derrière un buisson. Elle tenta de désapprouver, mais je lui mis aussitôt ma main sur la bouche et lui fis signe de se taire. À travers les branchages, je vis la lumière d'une lanterne s'avancer. J'attendis, et je le vis : un garde de nuit. Il n'y en avait qu'une poignée dans le château et je les avais tous évités jusqu'à présent. La chance m'avait-elle quitté ? Non. Nous étions cachés, il suffisait de patienter. Je me tournai vers Akarina pour m'assurer qu'elle ne bougeait pas.

Trop tard !

— Akarina ! Reviens !... murmurai-je, désespéré.

— Mon nounours !

Je le vis au loin : elle l'avait lâché lorsque je l'avais tirée de force, et maintenant elle courait en dehors du jardin, elle rebroussait chemin ! Je n'eus pas le temps de réfléchir. Je la poursuivis aussi vite que je pus : je devais la rattraper ! Et la lanterne qui approchait... C'était fichu !...

— Te voilà, méchant nounours ! Il faut se cacher !

— Ak... Akarina..., commençai-je, haletant. Il faut... il faut...

Abandonner. Du coin de l'œil, je l'aperçus. Du bout du couloir, il nous observait, sa lanterne devant lui. Bien sûr, je pouvais fuir... mais à quoi bon ? Il y avait peu d'enfants dans ce château : même si nos visages étaient toujours dans l'ombre, nous étions déjà démasqués. Je me redressai et pris la main de ma petite sœur. L'homme marcha vers nous, sa silhouette trapue se dessinant plus précisément à chaque pas.

— Tiens, tiens..., fit-il en ricanant. Qu'avons-nous là ? Un petit prince et une petite princesse, peut-être ?

Je ne répondis rien. Akarina se cacha derrière moi. Je sentis ses mains agripper mon pantalon. Le garde éclaira nos visages et je vis le sien : hideux. Sa tête clairsemée de cheveux noirs et gras qui pendaient, ses dents jaunies ou noircies, son haleine, son odeur... Je grimaçai. Lui, souriait et semblait réfléchir à ce qu'il pourrait bien tirer de nous.

— Ne... ne nous dénoncez pas ! m'exclamai-je maladroitement.

— Doucement, doucement, petit prince ! répondit-il, méprisant. Il ne faudrait pas éveiller tout le château. Non... Réveiller la Reine devrait suffire...

— Non ! Non... S'il vous plait ! Nous retournons dans nos chambres ! Inutile de...

— Inutile ? m'interrompit-il, amusé. Pas pour moi ! Voilà une belle occasion de m'attirer les faveurs de notre reine. De notre reine... si belle... si inaccessible... si désirable... si...

Alors que sa main crasseuse passait dans mes cheveux, je sentis en lui quelque chose de diabolique : quoi qu'il pût se passer en son esprit torturé, je ne pouvais le laisser approcher ma petite sœur ! Je me dégageai alors et tentai de forcer le passage : j'assumerai ma punition, mais jamais — jamais ! — cet être abject ne toucherait à ma petite sœur ! Elle tenta de me suivre, mais avant que je puisse faire barrage, l'homme lui agrippa le poignet. Sans hésiter, je lui envoyai le livre d'Akarina en pleine figure au moment même où celle-ci, paniquée, lui envoya son pied dans la cheville. Il cria de douleur et, d'un revers de main, la gifla si bien qu'elle voltigeât. Interdit, j'entendis sa tête heurter le muret de pierre du jardin.

Le temps s'arrêta.

Pétrifié, je fixai le corps immobile de ma petite sœur. Il se passa quelque chose en moi — quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant. La tempête d'émotions qui faisait rage se tut brutalement. Ma tête se vida : tout devint parfaitement clair.

J'entrai dans *la zone*, pour la première fois.

L'horrible garde saignait du nez et ses yeux me foudroyaient. Dans un accès de rage, il se rua vers moi pour me frapper de toute sa haine. Je ne pris aucune décision. Je n'avais même aucune pensée à l'esprit. Aucune émotion ne circulait dans mes muscles. Et pourtant, mon poing s'écrasa contre son torse. Et s'y enfonça. Profondément. Je sentis les côtes... se briser. Craquer. L'homme, médusé, fit quelques pas en arrière : il ne parvenait même plus à hurler de douleur. Je vis le sang couler entre ses dents et goutter sur le sol... Mais je ne ressentais rien. Je contrôlais tout : ma colère, ma haine, le temps lui-même. Il dégaina une dague. Il hésitait. Il tremblait. Je ne bougeais pas. J'avais déjà gagné. Vociférant, il s'élança dans un ultime assaut, la lame en avant. Il était tellement lent, c'était tellement... rien. J'esquivai. Une fois. Puis deux, puis trois. J'avais l'impression de danser. Enfin, une seconde plus tard, mes doigts tendus traversèrent sa gorge de part en part. Seule une sensation de chaleur autour de ma main m'atteignit, puis elle coula le long de mon bras. Je la retirai violemment et le mort s'écroula en arrière, terrassé. Insensible, j'enjambai le corps inerte et laissai mes yeux déverser leur mépris sur le visage déformé du vaincu. Le sang s'écoulait de la trachée percée et se déversait sur le sol, entre les pierres, jusque sous mes pieds nus et assurés. Je sentis alors un sourire démoniaque tirer mes joues.

J'étais la domination personnifiée.

Hors du temps, je contemplai mon œuvre sans me soucier des secondes ou des minutes qu'il pouvait s'écouler. Puis, soudainement, je me réveillai : Akarina sanglotait. Reprenant mes esprits, ou du moins le plus empathique, je me hâtai aux côtés de ma sœur et la pris dans mes bras. Elle était si choquée qu'elle ne parvenait à parler ; je fus néanmoins rassuré qu'elle ne fût qu'égratignée. Je passai les minutes qui suivirent à caresser ses longs cheveux pour la consoler et la calmer. À vrai dire, je devais être bien plus épouvanté : elle n'avait pas vu la scène, mais moi... je l'avais jouée. L'assurance étrange et inespérée qui m'avait gonflé le cœur s'était dissipée : il ne me restait qu'un vide profond et douloureux au creux de la poitrine. Silencieusement, je craquai et les larmes roulèrent le long de mes joues jusque dans les cheveux d'Akarina. Elle s'endormit et je la suivis, rattrapé par la fatigue et le poids de mes émotions.

J'étais probablement loin, très loin, dans un obscur sommeil, lorsque j'entendis quelque chose, un bruit... une succion. J'ouvris péniblement les yeux : Akarina n'était plus à côté de moi. Je regardai en direction du son et vis que la lune avait bougé : le corps du garde gisait à présent dans son rayon bleuté. Je déglutis. Tout en m'approchant, les souvenirs récents de cette nuit ensanglantée m'envahirent. Qu'avais-je fait ? Que m'était-il arrivé ? Qu'allait-il se passer ?... Je n'eus pas le temps de m'horrifier des réponses qui m'attendaient : non, car je fus une nouvelle fois saisi d'effroi. Ma petite sœur était là, à genoux, à côté du mort.

— A... Akarina ?... Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que tu...

— Regarde, grand frère ! fit-elle en levant sa tête souriante du cou auquel elle s'abreuvait. C'est tout rouge ! Goute ! Goute !

Elle ne croyait pas si bien dire. Je voulus espérer que ce n'était qu'un reflet, mais le marron de ses iris avait bel et bien laissé place à un rouge éclatant, brulant. Ce n'était plus ma petite sœur. C'était un cauchemar. Un long et douloureux cauchemar. Je me mis à sangloter, désarmé, désespéré. Ma petite sœur buvait du sang ! Le sang d'un homme que j'avais tué ! Le sang que j'avais moi-même diaboliquement versé ! Je m'écroulai à genoux, ruisselant de larmes. Au fond des fonds, j'avais tellement besoin d'aide... Je ne voulais plus être un héros, ni même un roi, pas même un prince : je n'étais qu'un enfant, et mon égo ployait misérablement. C'est alors que je sentis derrière moi une présence familière. Dangereusement familière.

Ma mère.

Lulia, la reine d'Hydolia, me fixait, rayonnante pour une raison que je ne parvenais à m'imaginer. Je déglutis. Je n'arrivais pas à déchiffrer l'expression sur son visage, mais sa seule présence m'impressionnait. Lulia était la plus belle femme d'Hydolia, toutes époques confondues. Tellement belle, qu'aucun homme ne pouvait s'y opposer. Tellement belle, qu'aucune femme n'osait s'y mesurer. Personne ne savait s'il s'agissait d'un ange, ou d'un démon : sa bienveillance n'avait d'égale que sa capacité à mettre le monde à ses pieds. Ses longs cheveux blonds, presque argentés, ondulaient toujours très légèrement sur ses longues robes noires et somptueuses. Même si celles-ci sublimaient ses formes, vraiment, la simplicité et l'absolu de sa beauté étaient tels que le simple fait de poser les yeux sur elle, c'était s'avouer vaincu. Lulia était devenue

légendaire et son charisme serait une des rares vérités à rester gravée un jour dans *les Contes et légendes d'Hydolia*.

Je n'osais la regarder : j'attendais simplement d'être jugé. Elle me passa alors une main dans les cheveux, puis souleva délicatement mon menton pour me forcer à croiser son regard. Elle souriait.

— Est-ce toi qui l'as tué, Hydan ? me demanda-t-elle avec une douceur inattendue.

— Il... il s'en est pris à Akarina, répondis-je, terrifié. Je... je ne voulais pas...

Elle m'embrassa sur le front.

— Tu as fait ce qu'il fallait, Mon Prince. Je suis si fière de toi ! Tu deviendras le plus grand des rois.

Elle me laissa sur place, hébété, et s'enquit de sa petite fille. Akarina se blottit contre elle et se laissa sagement débarbouiller :

— C'était bon, ma puce ? demanda-t-elle comme elle l'aurait fait à la fin d'un simple gouter.

— Oui ! J'en veux encore !

— Non, c'est tout pour cette nuit. Tu en bois toujours trop, ma mignonne petite fille. Tu vas te rendre malade, ne te l'ai-je pas déjà dit ?

Bien sûr, les mots *toujours* et *déjà* me choquèrent. Mais j'étais épuisé, complètement égaré dans les méandres de mes émotions et de mes questions. J'abandonnai. Elles s'avancèrent toutes deux vers moi et, tout en nous raccompagnant à nos chambres, ma mère nous imposa un silence absolu : il ne s'était rien passé.

Le lendemain, la Reine sembla plus heureuse que jamais et Akarina avait tout oublié. J'étais seul, propulsé dans une cauchemardesque réalité.

Elles disparurent toutes les deux peu de temps après. Pendant de très nombreuses années, le secret fut bien gardé : j'en demeurai seul détenteur et ne le revivais qu'à travers mes cauchemars et mes recherches désespérées sur le sujet.

Mais le monde a changé. *J'ai* changé. Et aujourd'hui, alors que le Grand Royaume d'Hydolia se prépare à chuter devant la Sainte Armée, alors que tout ce que j'ai construit s'apprête à être détruit, j'écris mes derniers mots en tant que roi, en tant que monstre damné.

Il est temps de tout révéler.

CHAPITRE I

ROYALES TEMPÊTES

Il était une fois, un roi perché sur la plus haute tour du plus haut des châteaux. Celui-ci avait été construit au sommet d'une colline qui surplombait le plus beau des lacs : *le lac des Rois*. Parmi les nombreuses tours, s'en dressait une plus haute et plus belle que toutes les autres. Elle avait été érigée par cet ancien, très ancien roi, aussi riche d'or et de pierres qu'il était pauvre de vocabulaire ; si bien que cette haute tour, il l'appela la *Haute Tour*. Il était défendu à l'époque, et il l'est même toujours aujourd'hui, de se moquer du roi d'Hydolia quelles qu'en soient les circonstances ; alors, l'idée fut acclamée et la tour ainsi nommée. Le Roi montait ses escaliers en colimaçon chaque jour qu'il passait en son château. L'aube comme le crépuscule, l'hiver comme l'été : il montait. Qu'il neige ou qu'il vente, le Roi passait ses heures sur la haute terrasse à contempler son royaume adoré. Si bien des questions se posaient sur les ambitions et les idées de cet ancien roi, personne n'aurait pu lui reprocher ses ascensions vers la contemplation. La splendeur du royaume d'Hydolia était telle que bien des êtres auraient payé pour la voir, de toute sa magie, s'illuminer.

Le temps passa et la jeunesse qui portait le Roi chaque jour finit par se transformer en vieillesse — qu'il fut bien obligé de porter lui-même. La légende raconte que le vieux roi fixait les horizons embrasés avec une telle intensité, avec une telle fierté, qu'ils consumèrent ses yeux petit à petit jusqu'à le plonger dans la plus noire des obscurités. Alors, dans son aveuglement le plus littéraire, il finit par se laisser mourir au crépuscule de sa vie, convaincu que les dieux jalouaient ses yeux.

Bien plus hautes que la haute terrasse de la Haute Tour, les étoiles veillèrent une nuit entière son corps rendu à la poussière. On le retrouva au petit matin comme assoupi, inerte dans l'aurore dorée. La Haute Tour fut alors condamnée, comme un lieu sacré. L'on murmurait en effet que l'esprit, le fantôme du vieux roi hantait les lieux, trop attaché à la beauté d'un royaume qu'aucun paradis ne pourrait égaler.

Les années passèrent et l'endroit tomba du sacré à l'abandonné. Ce n'est que bien des générations plus tard que le sceau inviolé fut brusquement levé — par un petit prince que personne n'attendait. Il était aussi habile de ses lectures que son frère l'était avec les serrures : le vieux et gros cadenas tomba — et beaucoup de vieilles croyances aussi, dans l'effroi. Aventureux, les deux frères s'y faufilèrent et commencèrent à y traquer les esprits et les fantômes sifflants — qui ressemblaient à s'y méprendre à toutes sortes de vents. Le Roi et la Reine s'enquirent alors de leurs enfants, qu'ils retrouvèrent fascinés devant l'étendue infinie et magnifique du royaume d'Hydolia. La Reine ne put se résoudre à les punir d'une si belle découverte, et le Roi ne put se résoudre à contredire sa si belle reine.

Fin.

Il ne me semble pas nécessaire de préciser la partie de l'histoire que j'ai empruntée aux *Contes et Légendes d'Hydolia* ni celle que mon enfance a réellement vécue. Pour ce qui est du mépris que j'y ai insufflé, il est spontané et me semble tout à fait approprié.

Les mensonges, les conspirations, les secrets et les trahisons : ils n'ont que trop duré.

Parmi toutes les légendes que compte ce fameux livre d'affabulations historiques, une dernière reste à écrire : la mienne. Il n'y en aura pas d'autres. Voici l'ultime chapitre qui clora définitivement l'histoire d'Hydolia. Tout ce qui suit est la vérité. Quand bien même les faits relatés seraient semblables aux plus noirs des contes de fées, tout ce qui suit est arrivé.

Néanmoins, cette réalité est aujourd'hui menacée. Un vent de négation s'en vient : la Sainte Armée d'Aderiha est en marche et désormais plus rien ne semble pouvoir l'arrêter. Nous avons échoué. *J'ai échoué.*

Je m'appelle Hydan et je suis le dernier roi d'Hydolia.

Il me fut difficile de choisir quel commencement je donnerais à mon récit. En vérité, ce questionnement n'eut de cesse de me ramener au récit de la Vie elle-même : nul ne sait son apparition, ses mystérieuses intentions, le pourquoi de son obstination. Si l'on devait conter son histoire, par où commencerait-on ? Quelle évolution raconterait-on ? Sur quelle apocalypse succomberait-on ?

Ma propre existence n'est pas si différente.

Ma naissance se perd dans un enchevêtrement de causes et de conséquences. Alors que ma mort s'enveloppe du mystère que l'avenir a jugé bon de taire, je peine à discerner à travers mes

âges les étapes d'une évolution aussi soutenue qu'inattendue. Même si mon corps demeure celui d'un trentenaire immortel, j'ai le bagage du vieillard et l'âme si chargée que les mots renoncent presque à l'explorer. Une mutation infinie ne laissant finalement que si peu de *je suis* pour une infinité de *je deviens*. Jamais achevé, tout comme la Vie, je fus et demeure une œuvre permanente du temps et des évènements.

C'est pourquoi je renonce aux détails d'une enfance sans guère d'importance. N'en déplaise aux juges d'Aderiha, je suis bel et bien né humain — la première fois en tout cas. Mon sang leur semble peut-être damné, mais je suis simplement né prince héritier, comme beaucoup l'ont été. Je fus éduqué et protégé aussi loin de la pauvreté que des aventures que je m'inventais : il n'y a en cela rien à raconter. Lorsque survint l'évènement sanglant, celui pendant lequel je me rendis coupable de mon premier meurtre, une partie de moi bascula. Alors que les silences de ma mère et l'amnésie de ma sœur m'ignoraient, j'étouffais lentement sous le poids de mes émotions et de mes questions. Akarina tomba malade peu de temps après. Melusy, guérisseuse du château, lui diagnostiqua la maladie que ma mère portait depuis toujours : le mal des Sang-de-Lune. Le soleil consumait désormais sa peau, si bien qu'elle devait se tenir dans l'ombre tant que le jour vivait. C'était le seul et unique symptôme connu : pour le reste, Akarina était une petite fille de huit ans tout à fait normale — ou du moins, c'était ce que le monde pensait. Melusy recommanda à ma mère, Lulia, de quitter le château : il y avait toujours un espoir pour sa fille, mais le temps pressait. Le Roi donna son accord, comme toujours, à sa reine bien aimée. Lulia et la douce princesse sanglante d'Hydolia partirent le lendemain à la recherche du guérisseur qui

les attendait, peut-être, à l'autre bout du monde. Pendant des mois, les lettres furent régulières : les dames progressaient lentement à travers les continents et les océans.

Et puis plus rien.

Elles disparurent en chemin et ne laissèrent aucune trace. Mon père, le Roi, envoya de nombreux hommes à leur recherche. Pendant des mois, ils remuèrent ciel et terre en vain : Lulia et Akarina s'étaient envolées et leur grande escorte armée ne fut jamais retrouvée. Lorsque le dernier groupe revint bredouille, mon père se résigna douloureusement et les laissa pour mortes. De mon côté, je finis par accepter tristement leur lourd secret et abandonnai tout espoir d'explication : cela n'avait plus d'importance désormais. En réalité, à force de recherches dans les livres les plus compliqués et les plus insensés de la bibliothèque, je conçus plusieurs thèses sur le sujet. Sans aucune preuve ni personne pour m'appuyer, je finis par laisser tomber ces idées et ces souvenirs extravagants. Le cœur lourd, je repris alors le cours de mon existence, cette part d'ombre scellée au plus profond de mon âme.

Je continuai de grandir. Mon adolescence m'ouvrit lentement les yeux sur le monde pendant que je forgeais mes armes pour y survivre. Désillusions et rébellions me dévorèrent ensuite comme elles dévorent les enfants que l'on abandonne au fin fond d'une adulte réalité. Ce fut la période pendant laquelle j'oubliai totalement — pour ne jamais m'en rappeler — tant l'innocence que l'obéissance : je n'étais pas encore roi que j'étais déjà le mien. Révolté par nombre de sujets que j'aurai à évoquer, j'arrivai à l'aube de mes vingt-neuf ans en profond désaccord avec les méthodes du Roi. Nos petites disputes se transformèrent rapidement en d'enflammés débats, puis nos débats

immédiatement en de violentes querelles, car on ne discute pas les ordres de son roi. Et pourtant, par sa vieillesse puis sa mort, le temps m'offrirait sa couronne et donnerait raison à toutes mes rébellions. Il le savait. Il le redoutait. Quant à moi, aux sommets de mes frustrations et rongé par une innommable impatience, j'attendais. Sans dire son nom, la guerre pour le trône avait déjà commencé.

Ce qui m'amène au jour où tout s'est embrasé.

L'aube se levait une nouvelle fois sur Hydolia. Au sommet des montagnes de l'Est, la douce lueur de l'aurore illuminait peu à peu le royaume assoupi. Pour beaucoup d'entre nous, c'était presque un miracle. Pour bien d'autres, elle n'eut jamais lieu. Du sommet de la Haute Tour, sur la terrasse balayée par la chaude brise d'été, j'avais les yeux posés sur mon royaume ravagé. Pour la première fois depuis que mon frère et moi avons brisé le cadenas, je n'étais pas venu contempler mes terres, mais bien voir à quel point elles étaient mutilées. La nuit nous avait été volée par une tempête endiablée, sans commune mesure. Des montagnes de l'Est jusqu'à celles de l'Ouest, en passant par le sud à l'horizon lointain, je distinguais les arbres arrachés et foudroyés, les maisons balayées ou effondrées, les champs inondés et les pâtures jonchées de bétail calciné. Au nord, au pied de la colline abrupte du château, le grand et scintillant lac des Rois s'était enfin calmé : de ses flots déchainés ne restait plus que des ondes paisibles. Les torrents des proches montagnes du Nord s'y déversaient toujours, gonflés de l'eau céleste que les terres rocheuses et enivrées se refusaient désormais à absorber. Tout autour du lac immense, la profonde forêt ressemblait désormais à un marécage profond, dont les eaux conquérantes peinaient à s'évacuer.

Chaos.

Les paisibles jours d'été ne semblaient plus qu'un rêve lointain dont les Hommes s'éveillaient, brutalement et amèrement. J'avais alors déjà été témoin des ravages de la guerre, des catastrophes qu'engendrent les Hommes, des décombres fumants et des blessés agonisants. Mais cette fois, nous n'y étions pour rien. En quelques heures d'obscurité, la puissance du monde nous avait balayés : la nature nous avait soumis, jugés, dépossédés, humiliés.

Et de cette catastrophe, relevés.

Moi-même, de la Haute Tour, du sommet d'Hydolia, j'ignorais tout de ce mystère qui allait me pousser à me battre pour reconstruire, pour épauler, pour guider. En un sens, plus que jamais jusqu'alors, je me sentais à la place qui était la mienne : en l'absence du Roi, j'étais maître, dieu en ces lieux, et destiné à guider la reconstruction, la recreation, la résurrection. Je me souviens de la brise, je me souviens de mon souffle, de ma respiration accélérée, de mon cœur tambourinant : le brulant désir d'agir, au plus vite, sans plus attendre, pour ne plus rester ainsi à trépigner les idées fusantes et l'impatience dévorante.

— L'aube est trompeuse, Mon Prince. Dans sa douce lumière, même les champs de bataille sont agréables à nos yeux.

Arraché à mes pensées, je découvris Maître Heliott derrière moi. Il s'essuyait le front et essayait de cacher son essoufflement. J'avais tendance à oublier qu'il vieillissait, usé peu à peu par ses soixante-quatorze années. Mais ce matin-là, je vis clairement la lumière de l'aurore illuminer ses derniers cheveux gris, sa courte barbe et ses traits tirés. Certes, il avait comme nous tous peu dormi, mais lorsqu'il s'approcha de moi et s'appuya sur le muret au bord du vide, je remarquai que le

temps pesait. Il restait noble et élégant dans ses démarches, turbulent dans ses actes et ses réflexions, mais parfois, soudainement, son corps le lâchait, le trahissait.

— Navré de vous avoir imposé cette ascension, Maître, dis-je dans un sourire. J'ai une question pour vous.

— Vous en avez toujours, Mon Prince, dit-il en souriant à son tour. Voilà vingt-neuf ans que vous me dépouillez de mes humbles réponses et je crains que la source se tarisse bientôt ! Avec quelle question existentielle comptez-vous nous torturer, aujourd'hui ?

— Mon vieux maître, répondis-je, provocateur, seriez-vous las de nos échanges enflammés ? Avec qui me torturerai-je l'esprit quand vous ne serez plus là ? Mon père ne me parle que de guerre, mon frère que de femmes...

— Oh ! mais j'ai cru comprendre que vous épuisiez également Hodanir, notre cher maître d'armes ! Il ne tarit pas d'éloges sur vous, mais il doit tenir le lit deux jours chaque fois que vous échangez des coups ou des idées.

— Vous êtes bien les seuls avec qui je peux m'amuser un peu... Ma mère a été très inspirée en vous engageant tous les deux.

Il y eut un silence embarrassant. C'était le cas chaque fois que nous évoquions Lulia ou Akarina : j'étais aspiré par le passé pendant qu'Heliott semblait à l'agonie, sur le point de prononcer des mots qui ne sortiraient pas. Il finissait toujours par abandonner, se résigner et changer de sujet. Il se racla la gorge :

— Alors, quelle est donc cette question pour laquelle j'ai sacrifié mon espérance de vie à ces fichues marches ?

— Oh ! me repris-je, oui. Regardez en bas. Dites-moi ce que vous en pensez.

Les yeux plissés derrière ses lunettes en demi-lunes, Heliott sembla analyser le monde comme s'il le lisait. Après quelques instants, il détacha son regard d'Hydolia et me fixa, gravement.

— C'est une catastrophe matérielle. Et humaine. L'heure est grave, c'est évident. Mais... écoutez, Mon Prince, soupira-t-il avant de choisir ses mots. Je devine vos pensées et je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Vous êtes déjà décidé et je ne sais même pas pourquoi vous me demandez mon avis. En revanche, ce qui est certain, c'est que votre père...

— Ne va rien faire, l'interrompis-je amèrement. Il fera déblayer les routes et retaper tout ce qui empêcherait le royaume de fonctionner normalement. Il ne se préoccuperait pas du peuple ou de tous ces *détails* humains ou matériels.

— Assurément, mais...

— Certains ont probablement tout perdu ! m'emportai-je. Vous avez la meilleure vue possible pour le voir ! Je n'ose même pas imaginer le nombre de morts. Et cet été ardent qui va s'empresse de les faire pourrir et de tuer les plus faibles des survivants ! Et ceux qui mourront de faim, car leur bétail est noyé ou calciné, leurs champs inondés et leurs maisons écroulées... On peut l'éviter ! Mon père est absent. Il ne rentrera avec son armée que ce soir, demain au plus tard. En attendant, j'ai encore du pouvoir : je compte bien l'utiliser.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il, résigné.

— Rassemblez tout le personnel disponible du château : serviteurs, cuisiniers, conseillers, écuyers, chevaliers, nobles... tous. Ordre royal. Dressez des tentes aux endroits stratégiques. Déployez toutes ces personnes dans et aux alentours de la ville. Demandez à Melusy de prendre en charge les blessés qui afflueront. Ordonnez aux serviteurs et aux cuisiniers de préparer

de quoi nourrir tous ceux qui se présenteront. Dirigez les autres comme bon vous semble : ils ne manqueront pas de travail. Et demandez à l'intendant des finances de se tenir prêt à déboursier un peu d'or pour les plus touchés : c'est ma tournée.

Heliott me regarda, ahuri. Il s'imaginait probablement l'enfer que nous allions vivre au retour du Roi. À vrai dire, je préférerais moi-même ne pas y penser.

— J'oubliais : faites stopper les préparatifs de la fête. Je ne veux voir personne s'en occuper. Nous les reprendrons dans l'après-midi, si la situation le permet.

— Stopper les préparatifs de la fête d'Hydolia !? s'exclama-t-il, incapable de se taire plus longtemps. Mon Prince ! La fête a lieu demain soir et les premiers invités seront là dans la journée ! Des rois, des reines, des princes et des princesses de tout le continent ! Si vous mettez en danger cette fête, le Roi ne vous le pardonnera jamais !

— Oh, pitié ! Ce n'est pas une fête... c'est une prise d'otages ! On leur servirait du pain sec et de l'eau sur des paillasses crasseuses, que ces *invités* ne broncheraient pas. Ils savent bien qu'à la moindre remarque ou protestation, le bon roi Horden raserait leur pays...

— Hydan...

— Écoutez, Maître Heliott, fis-je, las de m'expliquer. Vous essayez de me protéger de mon père et je vous en remercie. Vous et Hodanir êtes bien les seuls. Mais je n'en peux plus. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point j'en ai assez. Assez de voir un peuple souffrir, de voir un roi et une armée s'enrichir en pillant et en tuant aux quatre coins du monde ! Regardez ce royaume, bon sang ! Cela fait des centaines d'années que rien ne bouge, que rien n'évolue ! Quelques personnes concentrent toutes les

richesses et toutes les connaissances du monde pendant que les autres sont trop occupés à survivre ! De leur pauvreté ! De leur analphabétisme ! Je veux que ça change ! *Je peux faire* que ça change. D'habitude, personne ne me prend au sérieux. Le Roi fait avorter tous mes projets. Lui absent, j'ai enfin l'occasion de faire ce que je veux. Et ce n'est pas une remontrance paternelle qui va m'en empêcher ! Alors, faites ce que je vous dis. Maintenant.

Et je le laissai là, abasourdi. Tout en descendant les marches de la Haute Tour, je sentis la colère et une certaine tristesse me dévorer. J'avais beaucoup d'affection pour Maître Heliott : il m'avait appris tellement de choses, il m'avait ouvert sur le monde et ses mystères... Nous passions des heures ensemble à discuter, à débattre, jusqu'à ce que l'un de nous s'écroule, ivre de fatigue, ou d'alcool. J'en étais d'autant plus furieux. Pourquoi ne m'appuyait-il pas ? Pourquoi faisait-il toujours en sorte de me protéger du Roi, quitte à s'asseoir sur ses principes et ses idées ? Et moi qui venais de lui ordonner quelque chose... C'était bien la première fois ! Une partie de moi avait envie de s'excuser, mais un second débat m'attendait...

Les marches dévalées, je pris quelques couloirs en direction de la cour du château. Au sud-ouest, appuyée sur les hauts remparts, se dressait la caserne de la garde royale. C'était un grand bâtiment de pierres et de bois et il avait plutôt bien résisté aux éléments : une partie du toit s'était envolée, mais rien qui ne puisse être facilement réparé. La garde royale était une élite de l'armée d'Hydolia. Ce n'était pas nécessairement les guerriers les plus talentueux qui la composaient, mais principalement ceux dont la loyauté avait été éprouvée. Après tout, ces tueurs nés étaient sous les ordres directs des personnalités royales : le

Roi préférait s'entourer de guerriers moyens, mais loyaux, plutôt que de génies incontrôlables. Alors que je m'attendais à les voir paresser, je fus étonné de les voir courir de tous côtés. Certains déblayaient la cour, ou réparaient toutes sortes de dommages, pendant que d'autres s'occupaient des chevaux ou de blessés légers. Pas une âme ne semblait chômer.

— Vous semblez chercher quelqu'un, Mon Prince ! lança une forte voix, non loin de moi. Puis-je vous être utile ?

— Bonjour Maître Hodanir, répondis-je en marchant dans sa direction. C'est vous que je cherchais. Je vois que vous avez usé de votre autorité pour mettre à contribution notre garde royale. Excellente idée. Et vous, que faites-vous ?

— Je fais les poussières ! s'exclama-t-il en riant bruyamment. On m'a dit que j'étais trop vieux pour le reste ! Les sales gosses ! Ha ! ha ! ha ! Quoi qu'il en soit, je suis heureux de voir que vous vous portez bien. Mais quelle pagaille ! La Déesse Nature ne nous a pas à la bonne, on dirait ! Regardez-moi ça...

Il posa son vieux balai et d'un signe de tête me montra quelques corps entassés, principalement des gardes de nuit. Lorsque je tournai de nouveau les yeux vers Hodanir, je le vis resserrer ses longs, très longs cheveux noirs qu'il portait noués, par un catogan hautement placé. Je n'avais jamais vu un homme avec des cheveux aussi longs ; même s'ils étaient désormais teintés de gris, nul doute que nombre de femmes de la cour devaient le jalouser. À vrai dire, je l'admirais aussi, d'une certaine façon : à cinquante-cinq ans, il débordait de charisme et servait de modèle à de très nombreux guerriers, et pas seulement à ses élèves. Je me souviens avoir laissé ma barbe gagner mes joues pour lui ressembler, et mes cheveux pousser... Mais pas

aussi longs : nous nous ressemblions étrangement et la comparaison m'aurait honteusement embarrassé.

— Je ne sais pas ce qui l'a mis dans cet état, mais quand même, tout casser et tuer ces pauvres gars... Quelle garce ! Ha ! ha ! ha !

— Je vois que vous vous portez à merveille ! souris-je, conquis par sa bonne humeur. Y a-t-il encore un évènement qui puisse vous secouer un tant soit peu ?

— Oh ! secoué, je le suis, croyez-le bien ! Juste ce qu'il faut... Les catastrophes sont une bénédiction de la nature, ne vous l'ai-je pas appris, Mon Prince ? fit-il le regard complice. Elles rappellent à l'Homme sa place et son impermanence dans l'Univers. Les priorités en sont remises en ordre et ce qui est essentiel, réellement essentiel, le redevient.

— Je me souviens fort bien de votre sagesse provocatrice, répondis-je avec le même regard.

— Vraiment, mon jeune élève ?

— Vraiment, mon vieux maître ! Mais les leçons de la *Déesse Nature* sont encore plus sévères que les vôtres, ce qui n'est pas peu dire... Et c'est ce qui m'inquiète aujourd'hui. Je ne nie pas les bienfaits de cette tempête, mais pour l'heure j'ai pitié de toutes ses victimes. De la Haute Tour, il ne fait aucun doute que nombre de morts et blessés sont à déplorer.

— Je vois, dit Hodanir, songeur. Et connaissant mon jeune élève, j'affirme deviner vos pensées !

— Mes pensées, vraiment ? Prétendez-vous penser comme un roi ? lançai-je, provocateur.

— Comme un roi, peut-être pas... mais comme un prince, pourquoi pas ! répondit-il plus provocateur encore. Après tout, si la garde royale est si matinale, je n'y suis pas pour rien...

Ainsi était le vieux maître d'armes Hodanir : un guerrier hors pair, un professeur de la vie du champ de bataille, et un vieil homme qui aimait m'apprendre aussi bien le respect que l'humilité. Il faisait là preuve d'une dangereuse audace : son rang ne lui permettait en rien de parler ainsi à un prince, quand bien même son élève. Il n'eut jamais ce comportement avec mon frère cadet, qui ne l'aurait jamais toléré. Quant à moi, je devais sembler plus indulgent, ou plus faible. En réalité, je ne lui ai jamais tenu rigueur de ses paroles déplacées, de ses provocations et de son manque de respect. Si ses remontrances m'énervaient, le fait qu'il ait toujours raison m'horripilait. Refroidir les ardeurs d'un enfant trop ambitieux, apprendre le contrôle de ses émotions et le respect de son entourage et de son environnement, faisaient partie de son juste enseignement. J'ignorais encore à cette époque quelle serait son ultime leçon : la plus dure et la plus terrible, celle qui hante encore mes nuits de doute, celle qui allait me jeter dans les ténèbres une bonne fois pour toutes. Je suis certain aujourd'hui que, pas même lui, ce vieux sage si particulier, n'avait idée de ce qu'il me pousserait à accomplir dans les quelques jours qui suivrait la fête d'Hydolia. Si l'on m'avait conté l'avenir, je n'y aurais accordé aucun crédit : moi qui pensais mon monde ravagé, je n'avais pas encore goûté au vrai désastre, au noir désespoir, à la colère d'un destin brisé et aux déchainements de révoltes embrasées.

— Usez de votre pouvoir pour mobiliser toutes les sections de l'armée de réserve, repris-je. Que chacune soit dirigée et organisée pour venir en aide à la population et dégager les routes. J'ai déjà envoyé un messenger vers chacune des trois autres cités du royaume : je compte sur vous pour diriger les opérations ici.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il en détournant les yeux, inquiet. Je comprends votre raisonnement. Et j'admire, sincèrement, votre dévotion envers notre peuple. Mais...

— Mais le Roi s'y opposerait ? N'est-ce pas ? l'interrogeai-je, déjà sur la défensive.

Hodanir ne répondit pas, alors je poursuivis :

— Mon père a l'habitude de laisser le peuple à la merci des malheurs et de la misère, pourvu qu'il lui fournisse nourriture, armes et guerriers. Je n'ai pas ce mépris pour la vie ! Je peux bien affronter un homme, serait-il roi, mais je ne peux affronter l'abandon d'un peuple. De *mon* peuple ! Et s'il le faut, j'agirai envers et contre tous ! Même contre vous. Et Heliott a déjà tenté de m'en empêcher. Je n'ai pas besoin d'être compris : cela fait longtemps que j'ai abandonné l'idée. Faites juste ce que je vous dis. Vous n'aurez aucune responsabilité à assumer : j'affronterai mon père seul, comme toujours.

J'étais conscient que ma colère était mal dirigée, qu'Hodanir venait de payer pour Heliott avant même d'avoir pu s'exprimer. J'étais enragé et... triste aussi. Bien sûr, je ne voulais pas le montrer : ma fierté était la plus tyrannique des reines — et elle l'est même toujours. J'en avais assez de défier seul le monde entier, d'entendre mon entourage me rétorquer sans arrêt que je n'étais qu'un rêveur idéaliste, incapable d'abandonner, de se résoudre, de se contenter. Avec le temps, j'avais appris à ne plus tempêter chaque fois que je croisais une injustice, une aberration ou n'importe quoi qui puisse me révolter. Je me taisais de plus en plus, n'opérant que discrètement, attendant douloureusement mon couronnement. Je devenais probablement plus sage, mais aussi plus seul. Terriblement seul. À tel point qu'il m'arrivait de regretter d'avoir rencontré Heliott ou Hodanir, d'avoir passé les

portes qu'ils m'avaient ouvertes, et de m'être laissé dévorer par toutes les connaissances, toutes les expériences, auxquelles j'avais sacrifié mes jeunes années. Quand ces deux êtres que j'admirais s'opposaient ainsi à moi, pour mon propre bien mais aussi contre tout ce qu'ils m'avaient appris, j'étais complètement perdu. Je n'osais pas me l'avouer, mais seule ma fierté me tenait debout. Elle m'interdisait de poser le genou, d'abandonner. Elle m'exhortait toujours plus à dépasser toutes les limites, les miennes comme celles que l'on m'avait imposées. Elle me sacrifiait tout entier à sa quête de pouvoir qui forcerait toutes mes pensées, tous mes rêves, à se réaliser. Elle me détruisait... Et c'était bien le seul combat qu'elle m'autorisait à abandonner.

Hodanir sembla d'abord choqué, mais à ma grande surprise il finit par sourire. Il s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule qu'il serra. Ses yeux rencontrèrent les miens et un sentiment étrange me parcourut. Il ne me vint même pas à l'idée de me dégager.

— Hydan, tu as bien grandi. Je suis fier de toi. Crois-moi, cette armée de réserve va regretter de ne pas être allée se faire tuer sur un champ de bataille ! Pas un ne se reposera avant le retour du Roi !

Il tapa sur mon épaule puis partit, me laissant seul au milieu de la cour, parfaitement hébété. Que venait-il de se passer ? C'était inédit. Il m'avait tutoyé, touché, serré : je n'avais jamais ressenti cela depuis que ma mère était partie, pas même avec mon père. L'espace d'un instant, j'eus l'impression d'être porté, soutenu, retrouvé. Je ne savais si c'était ses yeux, son étreinte, ses mots, ou tout cela à la fois, mais j'avais senti quelque chose, comme un lien puissant qui n'aurait su être brisé.

Je me repris. J'étais troublé, mais étrangement je me sentais doté d'une nouvelle énergie, d'une assurance inespérée. J'étais prêt à affronter cette éprouvante journée.

Les heures défilèrent. Comme prévu, la journée fut longue, très longue pour beaucoup d'entre nous. Mes ordres étaient suivis et j'en étais ravi : tout se passait pour le mieux. Les routes furent vite dégagées pour faciliter le retour du Roi et de son armée. Melusy et son équipe de soignants improvisée n'avaient de cesse de parcourir la ville et les faubourgs. Heliott, en véritable virtuose de la stratégie, menait sa troupe hétérogène mieux que je ne pouvais l'espérer. Quant à Hodanir, j'avais évité de l'approcher : notre étrange discussion m'était toujours embarrassante et je ne savais quel comportement adopter. Toutefois, je l'aperçus à maintes reprises : jamais au repos, lui et ses soldats sans épées ni armures, étaient de toutes les urgences et de tous les travaux. De mon côté, je fus vite désœuvré : je parcourais sans cesse les alentours à la recherche de nouvelles situations à gérer ou de groupes à coordonner, mais généralement en vain. C'était au moins la preuve que j'avais fait ce qu'il fallait, et je dois dire que j'en tirais une certaine fierté — ainsi qu'un grand soulagement. Je finis même par descendre de cheval et mettre la main à la pâte. Bien entendu, j'essayai rapidement quelques protestations gênées. *Un prince qui se salit !? Quelle idée !* Mes interventions de ce genre n'étaient pas nombreuses, mais il m'était agréable de participer et de me rapprocher d'un peuple que la royauté nous empêche, souvent et paradoxalement, de côtoyer.

Le soleil s'approchait finalement de l'horizon : dans deux heures, peut-être moins, la nuit viendrait enfin refroidir ces terres. Tous les étés hydoliens n'étaient pas ardents, mais celui-

ci l'était particulièrement. La tempête n'avait que brièvement réussi à faire chuter la température, et la brise qu'elle avait laissée derrière elle s'essouffla avec la matinée. Depuis, une chaleur cuisante avait une nouvelle fois conquis le royaume. C'est la raison pour laquelle j'avais ordonné à ce que tous les corps des victimes soient rapidement retrouvés et regroupés. Cela prit plusieurs heures et finalement nous décidâmes de les entasser respectueusement sur une colline à l'ouest de la ville. Avec l'aide de Melusy, j'organisai une brève cérémonie d'adieu avant d'enflammer l'immense bucher. À cette époque, il était plus courant d'enterrer les corps dans des cimetières éloignés, des fosses communes ou selon l'importance des défunts, dans des tombeaux. J'avais cependant la peur justifiée que la chaleur n'accélère le pourrissement et l'apparition de charognards et de maladies. Même s'il y eut quelques protestations, j'étais prince des vivants et non des morts : je ne pouvais pas prendre le risque de mettre en danger la population en laissant creuser des tombes pendant des jours. Et qui l'aurait fait ? Rien que dans la capitale, et sans compter les villages environnants, on dénombra plus de cinq cents morts. Aucune fosse commune n'aurait pu les accueillir et je n'avais pas assez d'hommes pour tous les enterrer. La crémation était la seule solution raisonnable. Le bucher fut donc mis en place par quelques soldats de l'armée de réserve, et décoré de fleurs par femmes et enfants désœuvrés. Même si la raison l'avait emporté, je ne pus me résoudre à en rester à cette froide conclusion. Je promis donc de faire ériger une pierre commémorative dans un lieu dédié, pour que tous puissent se recueillir.

Une épaisse fumée s'élevait dans le ciel alors que je tournais le dos au brasier : l'on m'avait informé que notre souverain avait

été aperçu au loin, son armée derrière lui. C'en était donc fini de mes jeux de roi. Je décidai de partir à sa rencontre, de jouer les bons fils, et de l'avertir de ce que j'avais entrepris avant qu'il ne l'apprenne de lui-même. Alors que mon cheval trottait dans le faubourg sud-ouest, en direction du sud d'où venait l'armée, je fus attiré par un rassemblement autour d'un édifice que je ne connaissais que trop bien : l'église d'Aderiha. Le pouvoir royal ne finançait pas les cultes religieux, quels qu'ils soient : l'église n'était donc qu'une ancienne maison rafistolée, surmontée d'un clocher de bois. La foule me fit place et je découvris au pied du bâtiment deux soldats de mon père. Je mis pied à terre et m'enquis d'explications :

— Ordre du Roi, me répondit l'un d'entre eux. Tous les prêtres et religieux à la solde d'Aderiha doivent être exécutés sur-le-champ. Toutes les églises et tous les symboles doivent être brûlés. Le culte d'Aderiha est désormais prohibé par décret royal.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce décret, objectai-je. Avez-vous le document sur vous ?

— Le voici, répondit-il en me tendant le rouleau. Avec le sceau royal.

Le document était officiel, évidemment : personne n'était assez fou pour faire passer des ordres illégitimes au nom du Roi. Je ne faisais que jouer la comédie pour prouver à la foule qu'il s'agissait bien d'une décision irrévocable sur laquelle je n'avais aucun pouvoir. C'était peut-être un peu lâche, mais toujours mieux que de me lamenter publiquement sur mon sort de prince sans pouvoir. Au moment où je rendis le rouleau au soldat, quatre de ses camarades sortirent de l'église avec le prêtre et trois officiantes. Les soldats les mirent à genoux devant la foule.

Alors qu'ils s'apprêtaient à sortir les épées de leurs fourreaux, j'arrêtai les bourreaux d'un geste de main :

— Attendez. Ils ont au moins le droit de savoir pourquoi. Vous êtes condamnés, commençai-je en me tournant vers les prisonniers, pour faire partie de l'organisation religieuse qui s'oppose à Hydolia. Notre armée revient en ce moment même du royaume d'Aesaros. Vous n'êtes pas sans avoir que votre armée, votre *Sainte Armée* comme vous l'appellez, y a débarqué sur la côte nord. J'ai appris il y a quelques jours qu'elle avait été défaite par Aesaros, soutenu par Hydolia. Toutes les troupes d'Aderiha ont quitté le continent.

Je marquai une pause. Sur leurs visages, outre la terreur d'être exécutés, j'y lus également de l'incrédulité. La Sainte Armée n'était pas coutumière des défaites : deux continents étaient déjà tombés sous leurs lances et ses effectifs ne faisaient que grossir. En réalité, le royaume d'Aesaros n'aurait eu aucune chance sans l'intervention de l'armée hydolienne — qui était encore moins coutumière des défaites.

— La guerre n'est pas finie pour autant, repris-je. Aderiha reviendra et ses dirigeants ont officiellement déclaré la guerre à Hydolia. Je suppose qu'ils n'ont pas apprécié le secours que nous avons apporté à leur ennemi. Par conséquent, le culte d'Aderiha est désormais interdit en Hydolia. Tous ses représentants sont considérés comme espions potentiels et condamnés pour trahison. Par application d'une des plus vieilles lois hydoliennes, le seul châtiment approprié pour acte de trahison est la peine de mort. Je ne peux rien faire pour vous. Prenez-vous-en au mépris que vous et votre armée portez à ceux qui ne partagent pas vos croyances. Quant à vous, interpelai-je les soldats, faites en sorte qu'ils ne souffrent pas.

Je ne décrirai pas les détails de l'exécution. Plusieurs personnes se mirent à crier et à pleurer parmi la foule. C'était compréhensible, mais une mauvaise idée : désormais, tous les fidèles présumés seraient exécutés. J'avais volontairement omis de l'annoncer, tout comme j'avais omis de dire que toutes les églises du royaume étaient déjà probablement brûlées, leurs officiants avec elles. J'aurais voulu dire un mot, exhorter les fidèles cachés parmi la foule à désormais taire leurs orientations religieuses pour sauver leur vie. Malheureusement, un tel discours aurait été assimilable à de la trahison : cela revenait à encourager les Aderihans à poursuivre dans leur foi tout en se cachant du Roi. On ne m'aurait pas tué pour cela, mais la réaction du Roi aurait été imprévisible : probablement aurait-il organisé une milice armée pour traquer les croyants potentiels.

Je remontai donc à cheval et quittai la foule en laissant dernière moi une église en proie aux flammes. Je sortis du faubourg au galop et empruntai la route Médiane en direction du sud. Cette route était un des axes principaux du royaume : le seul qui offrait une voie facilement praticable pour l'armée et le transport de marchandises entre la capitale et Medolya — la plus grande des quatre cités du royaume, en comptant la capitale historique où se trouvait le château. Dès le premier kilomètre, j'aperçus la vague humaine qui rentrait. L'armée principale comptait environ vingt mille hommes et femmes, répartis presque équitablement en quatre groupes, chacun sous la responsabilité d'une cité. Je m'attendais donc à voir les habituels cinq mille guerriers rentrer dans la capitale.

À ma grande surprise, il en manquait une bonne moitié. Je hâtai le pas et aperçus le Roi en tête de cortège. Lorsque j'avais appris par messenger que la bataille avait été gagnée, je

m'attendais à une victoire habituelle : presque aucune perte hydolienne et un anéantissement total de l'adversaire. C'était loin d'être le cas, cette fois. Mon père devait être d'une humeur exécrationnelle. Je me sentis soudain moins enclin à lui souhaiter la bienvenue et lui faire part d'une situation qu'il désapprouverait fortement. Malgré cela, il était trop tard pour s'abandonner à la lâcheté : si je l'avais vu, il m'avait vu aussi. Je continuai donc et arrivai enfin à sa hauteur :

— Bonjour, Père, lui lançai-je tout en dirigeant mon cheval pour l'accompagner. Bienvenue chez vous. Je...

Il ne m'adressa même pas la parole : juste un regard noir qui en disait long. Avec sa grosse barbe brune, teintée de gris, et son imposante armure dorée, il ressemblait à un vieil ours grincheux... et dangereux. Derrière moi, une voix familière m'apostropha :

— Hydan, mon frère, puis-je te parler ?

— Kaderian ! répondis-je en reculant à sa hauteur. Toujours en vie, mon frère ?

— La mort ne me veut pas ! s'exclama-t-il, non sans un zeste de triomphalisme. Et c'est bien la seule. Je vais finir par croire que c'est un homme...

Tout en repoussant ses longs cheveux blonds en arrière, il arbora son habituel sourire charmeur, celui dont il usait sans cesse pour s'emparer du cœur des femmes ou de la patience de ses ennemis.

— Peut-être parce que tu lui voles son travail ? répliquai-je, réprobateur. Combien sont tombés sous ta lame, cette fois ?

— Tu ne me croirais pas... Je n'ai même pas compté ! La plus grosse armée de bons à rien que je n'aie jamais vue. Si leur nombre n'était pas aussi indécent, on serait tous revenus en vie.

— À ce point ? J'ai entendu parler d'une grande armée, mais pas d'une armée suffisamment immense pour nous voler deux mille hommes.

— Et les autres cités ont payé le même prix : nous sommes revenus avec un peu plus de dix mille hommes. Franchement, la Sainte Armée est anéantie, mais ça ne s'est pas joué à grand-chose. Et Aesaros n'a plus d'armée non plus d'ailleurs... Et plus de roi...

— Le roi d'Aesaros est mort !? m'exclamai-je, abasourdi. Sur le champ de bataille ?

— Tu veux rire ? C'était un lâche, le genre de roi qui reste planqué dans son château et laisse le commandement à ses généraux.

— Mais alors... comment ?

— Assassiné. C'en était presque drôle : on rentrait annoncer la victoire et en chemin on nous apprit que le Roi s'était fait tuer. Mort si loin du front, c'est un comble...

— Ce n'est pas la façon de faire d'Aderiha... Un traître, peut-être ? D'où le décret de notre père contre les prêtres ?

— Ce n'est qu'une possibilité. En fait, il y a une rumeur qui circule... *L'Ombre*.

— *L'Ombre des rois* ? répétais-je, incrédule. Impossible. Ce n'est probablement qu'une chimère inventée pour expliquer les coups d'État à répétition dans tout le continent Nord. Les rois y tombent comme des mouches... Et pour le mieux d'après Maître Heliott. C'est juste une idée qui se répand dans le sang : je doute fort qu'un seul homme, ou une organisation indépendante, soit à l'origine de tous les maux du Nord. Et puis, notre bon vieux continent n'a jamais eu la visite de ce mystérieux révolutionnaire... Et il arriverait précisément au moment où

Aderiha débarque sur le continent ? La coïncidence est douteuse...

— Peu importe, soupira Kaderian, visiblement peu intéressé. Ce n'est pas de géopolitique dont je voulais te parler. Ce matin, on a intercepté par hasard un messenger venant de la capitale. Avec une belle lettre signée de « notre bon mais pas encore roi » Hydan. Sérieusement, tu as perdu l'esprit ? Demander aux cités de mobiliser les armées de réserve pour remonter les cahutes de deux ou trois paysans ? Le vieux était tellement furieux qu'il l'a égorgé, ton messenger ! Si tu n'étais pas de son sang, il t'aurait éventré avec ton cheval... J'osais déjà à peine lui parler depuis la fin de la bataille — il paraît qu'Hydolia n'avait jamais eu autant de pertes en une seule fois. Depuis le coup du messenger, je garde une distance de sécurité !

— Une charmante soirée s'annonce..., soupirai-je à mon tour. Je vais partir devant et rappeler les hommes au travail dans la capitale : ils risquent de tous payer pour moi à ce rythme-là. Je change de sujet, mais... qu'est-ce qu'un carrosse fait au milieu des soldats ? Les armoiries avec l'ours et la montagne, ce sont celles d'Aesaros, non ? Un cadeau de remerciement ?

— Un cadeau empoisonné, oui ! répliqua Kaderian, exaspéré. C'est la sœur du vieux : elle nous pourrit l'existence depuis qu'on est partis. Comme son mari a été assassiné sans héritier, son statut de reine d'Aesaros est menacé par le Conseil — une bande de vieux chamailleurs locaux. C'est d'ailleurs pour éviter qu'elle se fasse éventrer par l'Ombre — ou peu importe qui — que notre bon vieux père la ramène au bercail. Le temps que les choses se tassent... Hé ! il y a deux demoiselles qui l'accompagnent, dont une particulièrement belle. Elle est pour moi, je l'ai vue avant. Et l'autre aussi d'ailleurs !

— Tu ferais bien d'apprendre à te tenir ! m'opposai-je sèchement. Ce sont les demoiselles de compagnie d'une reine, de ta tante qui plus est. Tu ne peux pas leur sauter dessus juste parce que tu ne sais pas gérer tes pulsions. Avec tout le sang que tu as pu verser ces jours-ci, tu devrais être contenté un moment non ?

— Oh... Désolé de ne pas avoir ta grandeur d'âme, répondit-il, méprisant. On n'a pas tous la chance d'être héritiers et de pouvoir s'amuser à jouer les rois...

Ainsi donc, une fois encore, mon jeune frère Kaderian fit tinter l'argument amer de l'héritage. Pour être honnête, j'ai toujours été gêné vis-à-vis de lui à ce sujet. À la mort de notre père, j'allais tout obtenir : la couronne, le royaume, l'armée, le pouvoir, la richesse, mon nom dans la légende. Et lui, par la cruauté de la tradition, ne manquerait de rien, mais serait obligé de rester dans mon ombre, comme roi de secours. Bien des frères s'en seraient contentés, car être frère du Roi est une position on ne peut plus confortable — la royauté sans les responsabilités — mais Kaderian n'était pas de ceux-là : rester dans l'ombre lui était insupportable et, en secret, il en souffrait. J'en étais désolé, mais d'un autre côté, c'était mieux ainsi : il était le portrait craché de notre père, Horden. Il suivait ses traces et s'en assurait ainsi toutes les faveurs. Ce n'était pas l'héritier, mais Kaderian restait la perle du Roi.

La nuit tomba enfin. J'avais redouté toute la soirée mon entrevue avec le Roi, mais elle ne vint pas. Il m'évita parfaitement et ne me convoqua que le lendemain matin. C'est Aladjin, mon jeune page, qui me réveilla. J'avais fini la soirée au sommet de la Haute Tour, seul, à descendre une bouteille de bière sous le clair de lune. Je payais désormais mon ivresse et

j'avais mal partout : mon sommeil sous les étoiles avait été doux, mais mon lit improvisé de pierres taillées l'avait été nettement moins. Je pris quelques minutes pour me changer et me décrasser, et accourut dans la salle du trône. Elle était magnifique à cette heure de la matinée : le soleil perçait à travers les hautes fenêtres du mur est et illuminait les décorations de métal disséminées un peu partout. Des lances, des épées, des boucliers, des armures... Principalement des trésors de guerre, ou légendaires, qui avaient marqué l'Histoire d'une manière ou d'une autre. Au fond de la longue salle, plusieurs sièges, dont le trône, étaient posés sur une grande estrade de pierre. Assis, le Roi m'y attendait. À ma grande surprise, Heliott et Hodanir étaient également présents, debout devant lui. J'entrepris la traversée de la salle d'un pas lourd, sentant sous mes pieds le magnifique tapis rouge qui de toute évidence n'était pas déployé pour moi. Les grandes et grosses colonnes de pierre qui soutenaient le haut plafond me faisaient penser à des jalons sur le chemin de mon exécution.

J'y étais.

D'un signe de tête, je saluai Heliott et Hodanir. Ils me le rendirent, gravement. Cela n'augurait rien de bon, mais de toute façon je m'attendais déjà au pire. Je saluai mon père et soutins un instant son regard furieux. Il ne portait pas sa couronne, mais il dégageait une aura puissante qui était plus évocatrice qu'un cercle de métal décoré de quelques pierres précieuses. Sa barbe brune, grisonnante, tirait par endroits sur le blanc. Épaisse, elle descendait jusqu'au milieu de son cou, comme ses cheveux de la même couleur. Il avait les traits fatigués, en plus d'être menaçants. Il était légèrement plus petit que moi, qui mesurais

un mètre quatre-vingt-dix, mais était bien plus épais : preuve qu'il ne se battait plus aussi souvent qu'on le disait.

— Hydan ! lança le Roi sur un ton qui confirmait mes craintes. J'ai encore une fois tellement de reproches à te faire que je ne sais par où commencer ! La campagne contre ces foutus culs bénis d'Aderiha a été un désastre ! Aesaros n'a plus d'armée, ni de roi, et tous les regards sont tournés vers Hydolia. Et qu'apprends-je en rentrant chez moi ? Dans *mon* royaume ? Que mon stupide héritier brade l'armée de réserve ! Qu'il envoie des ordres insensés aux seigneurs de toutes les cités ! Qu'il nourrit toutes sortes de gueux en réquisitionnant les cuisiniers royaux ! Qu'il promet des monuments pour rendre hommage à des vies de rien ! Qu'il se traine dans la boue avec les plus bas rangs pour retaper des cahutes ou porter des cadavres ! Et toute ma cour qui me casse les oreilles de ses plaintes depuis mon retour !

— De quoi peuvent-ils bien se plaindre, ces parasites ? répliquai-je, non sans défi et mépris. Ils pullulent dans les couloirs du château, occupent des chambres et mangent à l'œil sous prétexte qu'ils possèdent un titre dont personne ne se souvient !

— Silence ! aboya-t-il.

— Franchement ! Quel est leur problème ? D'avoir été mis à contribution pour remplir des assiettes ou faire des bandages ? D'avoir travaillé pour la première fois de leur vie d'opportunistes ? Mettez-les au pas au lieu de...

— Silence, te dis-je ! Tu profites que j'ai le dos tourné pour faire ce que bon te semble ! Et il n'y a rien de bon à passer pour un prince faible et aux petits soins de gens qui comptent pour

rien ! Ce n'est pas la première tempête qu'ils voient de leurs misérables vies !

— *Pour rien ? Misérables !?* m'écriai-je, scandalisé. C'est de votre peuple dont vous parlez ! Et je n'ai rien fait dans votre dos ! La situation était exceptionnelle et j'étais seul à pouvoir...

— Par tous les dieux ! Vas-tu te taire, fils indigne !? Tu brises des traditions millénaires, tu joues les rois novateurs ! Qui te l'a demandé, hein !? Contente-toi de suivre la voie de tes ancêtres, celle de ton père, pour changer ! Laisse tes tourments de femmelette aux reines et aux princesses !

— Vous voulez dire aux grandes absentes que vous avez laissées pour mortes !?

— ASSEZ !!

Il se leva, fou de rage. La *discussion* dérapait dangereusement et il n'en était pas le seul responsable. Je tremblais de colère, le sang battait mes tempes et je serrais les dents si fort que les mâchoires me brulaient. Hodanir et Heliott restaient silencieux. À plusieurs reprises, je crus que l'un d'eux allait intervenir, mais l'échange était tellement intense et violent qu'il n'y avait pas de place pour eux.

— Tu es un prince inepte, reprit le Roi, plus calmement mais avec un odieux mépris. Si tu te refuses à suivre mes traces et continues à te complaire dans tes rêves de poète idéaliste, j'ai la sanction parfaite pour toi. Nous partons dans deux jours en campagne contre Ilidhor. Notre cher voisin est en retard sur ses dettes, alors nous allons nous servir. Je déciderai des opérations et tu les exécuteras sans contestation. Mettre une ville à sac te forgera peut-être un vrai caractère.

— Vous voulez piller Ilidhor !? rugis-je. C'est un allié historique ! Et sa dette a quoi, un mois de retard ? Il a été saccagé

jusque dans sa capitale par les pirates des îles Tumultueuses ! Vous pouvez bien leur laisser un peu de temps ! En quoi mettre à sac la capitale et prendre la vie des habitants innocents vous remboursera-t-il !?

— Tu le découvriras bien là-bas ! Et les villes bruleront jusqu'à ce que tu y prennes plaisir !

— Parce qu'en plus vous me demandez de commander ce massacre !?

— Oui ! *Tu* commanderas, et *tu* montreras au monde que même après la catastrophe subie en Aesaros, Hydolia ne faiblit pas !

— Vous allez faire d'Ildhor une terre brûlée, continuai-je, écœuré. Juste pour un peu d'or et semer la terreur chez des opposants inexistantes. Vous êtes complètement fou...

Il me gifla. Sa lourde main s'écrasa brutalement sur ma joue qui ne l'attendait pas. J'entends encore le claquement et son écho résonant. Je me souviens parfaitement de l'onde qui me parcourut, de l'éclair de douleur, de la brûlure sur ma joue. Mais je me souviens à peine de ce qui suivit.

— Tu feras ce que te dicte ton roi. Et ne t'avise plus jamais de m'insulter ou de me défier. Connais ta place. Ou seuls les dieux savent ce qu'il adviendra de toi.

J'entendis à peine ses mots : je ne ressentais plus qu'une douleur et une insupportable humiliation. Je l'entendis s'éloigner vers la porte. J'entendais tous ses pas, un par un. Je me retournai. Tout était si lent. Qui était-il ? Un obstacle. Un frêle obstacle. Rien du tout. Rien que je ne puisse briser de mes mains. Je sentis mon corps basculer en avant, s'appuyer sur les marches de l'estrade, se préparer à courir. Je ne commandais rien.

J'étais dans la zone.

Le Roi continuait de s'éloigner, lentement, si lentement... Il ne me voyait pas. Moi, je ne voyais que lui. Mon corps bougeait tout seul. Libéré du temps et de la morale, il ne répondait qu'à un seul et violent désir : dominer. J'étais encore loin de ma victime, mais mes sens étaient en avance. Je sentais déjà mes bras se croiser en avant, ma main gauche se refermer sur son épaule droite et mon bras droit... arracher violemment son cou. Des sons qui ne s'étaient pas encore produits me parvenaient déjà : le bruit du déchirement, de la chair et des muscles, celui du craquement des os. J'étais si près. Je ne pouvais plus m'arrêter.

Hodanir !

Son image m'apparut brièvement devant les yeux. Il me faisait face et s'apprêtait à dégainer son épée. La pulsion meurtrière qui me possédait laissa place à une pétrifiante incrédulité. Un fragment de seconde suffit et je sentis le pommeau de son épée frapper violemment mon front. Il était si rapide ! La salle bascula. Je me sentis tomber en arrière, comme éjecté. Mon corps heurta brutalement le sol...

Et puis plus rien.

CHAPITRE 2

DESTINÉES RÉSONANTES

Mes paupières étaient lourdes. Mon corps... probablement toujours endormi. Je reprenais connaissance, lentement. Sans les voir, je sentais deux mains se poser tour à tour sur différentes parties de mon anatomie : d'abord sur mes jambes, puis mon ventre, ma poitrine, mes bras... mon front. Je grimaçai. En réalité, je n'avais plus mal : mais le souvenir de la douleur attisait mon imagination. Une à une, les images qui avaient précédé mon sommeil forcé réapparaissaient : la salle du trône, la lumière du matin, le dos du Roi... le visage d'Hodanir. Tout me revint ensuite brutalement. Dans un sursaut paniqué, j'ouvris les yeux : je n'étais plus dans la salle du trône. Confus, je distinguais à peine le mobilier familial de ma chambre. À ma droite, les fenêtres étaient si lumineuses que j'en plissai les yeux. Une silhouette féminine se tenait à contre-jour, non loin de moi. Je m'assis sur mon lit et forçai mes sens à se réveiller.

Melusy.

Elle me tournait le dos en marchant les quelques pas qui séparaient mon lit des fenêtres. Elle ouvrit doucement, mais complètement les rideaux : les dernières traces de pénombres

disparurent et je dus mettre la main devant les yeux. Je fus surpris des lueurs qui me parvinrent : de toute évidence, ce n'était plus la lumière du matin. Le ciel se teintait déjà d'un orange flamboyant et je devinai, à défaut de le voir réellement, un soleil d'un rouge sanguin, plongeant vers le haut horizon des montagnes de l'Ouest. Melusy s'approcha de moi et me sourit.

— Ai-je dormi... si longtemps que cela ? demandai-je, hésitant.

— Oui, fit-elle en hochant la tête, amusée. C'était nécessaire. Le jour se meurt mais vous, vous êtes toujours en vie.

En relevant légèrement sa longue et épaisse jupe bleu foncé, elle s'assit sur une chaise à côté de moi. Elle retira le ruban assorti qui nouait son abondante chevelure. Ses longs cheveux, d'un noir absolu, se déployèrent alors élégamment sur ses épaules, derrière son dos, sur sa poitrine. Ils ondulaient magnifiquement, contrastant avec sa peau si belle, si blanche, et ses lèvres si rouges. Elle réajusta sa chemise blanche aux manches bouffantes et son corset de cuir noir par-dessus. Elle tourna enfin son regard vers moi, et me demanda avec attention :

— Comment vous sentez-vous ?

— Je...

L'espace d'un instant, je m'étais laissé hypnotiser par sa grâce, sa beauté et ses grands yeux bridés. Il n'était pas courant de rencontrer de tels yeux en Hydolia, ni un tel visage. Melusy était belle, très belle, mais... différente. Il y avait quelque chose dans ses traits, dans son aura, qui me poussait à croire qu'elle n'était pas comme les autres femmes. Je n'étais pas amoureux — et je me demandais bien par quel miracle — mais j'avais toujours senti qu'elle était exceptionnelle, étonnante, insaisissable et même... inaccessible. Comme si je n'étais pas

digne d'elle, comme si aucun humain ne pouvait l'être. Était-elle seulement humaine ? De mes premières écorchures d'enfant maladroit jusqu'à mes entailles d'adulte guerrier, je l'avais observée me soigner sans jamais oser lui demander : *quel âge avez-vous ?* Personne n'avait la réponse à cette question — et il était fort probable que le temps lui-même l'ignorât. La vieillesse la boudait, alors on s'accordait à croire qu'elle avait trente-cinq ou quarante ans, et que de toute évidence cela ne changerait jamais. Était-elle une oubliée du temps ? En réalité, j'ignorais tant de choses sur Melusy — et elle semblait tout faire pour qu'il en demeure ainsi.

— Hydan ?... M'entendez-vous ?

— Oh ! me repris-je soudainement, gêné. Pardonnez-moi, Melusy. Je suis encore un peu confus...

— Je comprends, dit-elle, de nouveau amusée. Je vais vous laisser. Dites-moi juste comment vous vous sentez.

— Bien. Bien... je crois. Je ne suis pas sûr de ce qu'il m'est arrivé.

— Vous êtes de nouveau entré en transe, m'expliqua-t-elle, plus grave. Par chance, Hodanir a pu vous arrêter cette fois. Il n'a pas eu d'autre choix que de vous assommer de son pommeau. N'ayez crainte, j'ai veillé sur vous et apaisé votre esprit ainsi que votre énergie. Cela a pris du temps, mais vous n'aurez même pas de marque sur le front.

— J'ai vu Hodanir ! m'exclamai-je subitement. Avant de m'évanouir ! Mais j'ai du mal à croire qu'il ait pu me... Non. Je veux dire, c'est la première fois que l'on m'arrête alors que j'ai pénétré la zone...

— Hodanir est exceptionnel en son genre. Peut-être devriez-vous lui en parler ? Je vais l'avertir de votre réveil. Vous avez

encore un peu de temps avant la fête de ce soir : essayez d'apaiser votre esprit, je sens qu'il commence déjà à s'agiter !

— Que faites-vous ? lui demandai-je alors qu'elle nouait son ruban autour de mon poignet gauche.

— Ce ruban contient un flux d'énergie qui vous aidera à vous apaiser.

— C'est... de la magie ?

— Hum... non, répondit-elle en souriant. Mais certains appelleraient cela ainsi, je suppose. Nous n'avons guère le temps de discuter du *principe de résonance*, j'en ai peur. Mais si vous me faites confiance, cela fonctionnera.

Melusy saisit ensuite mes mains et ferma les yeux. Après un instant, elle sourit de nouveau, satisfaite. Elle se leva finalement, me salua et sortit de la chambre toujours souriante. Une fois la porte fermée, je ne pus résister à l'envie d'analyser le ruban à mon poignet. Il était d'un bleu très foncé et mesurait bien trois doigts de large. Je n'osais le délier pour le moment, mais je m'aperçus qu'il pouvait faire trois fois le tour de mon poignet, sans le serrer. L'on pouvait ajouter à cela qu'il était très doux, très lisse... Bref, en apparence, et en apparence seulement, c'était un ruban tout à fait banal. Bien qu'étrange et marginale, Melusy était digne de confiance : je n'avais aucun doute quant à l'efficacité de ce remède original.

Je me laissai tomber sur le lit : dans ma confusion, j'avais oublié de demander à Melusy comment le Roi se portait. J'étais convaincu de ne pas l'avoir touché, mais j'avais ressenti son meurtre dans tout mon corps, dans toute mon âme. Que s'était-il donc passé ? Comment avais-je pu chercher à assassiner mon propre père ? C'était de la folie ! Quel genre de monstre parricide avait pu me posséder ainsi ?

Les minutes passèrent alors que je demeurais perdu dans mes pensées, me demandant comment j'allais pouvoir faire face au Roi après un tel incident. Je décidai finalement de me préparer pour la fête d'Hydolia, quand j'entendis deux voix murmurer devant ma porte. Poussé par une curiosité déplacée, mais impossible à ignorer, je vins approcher mon oreille et reconnus deux voix : Heliott et Hodanir. Leur conversation n'était que murmures, mais en me concentrant je découvris qu'ils se disputaient.

— Elle n'est pas prête, vous dis-je ! dit Heliott, visiblement contrarié.

— Nous ne pouvons plus attendre, Heliott ! répliqua Hodanir, lui-même exaspéré. Vous l'avez vu comme moi : il est à sa limite ! Et le Roi aussi. L'un finira par tuer l'autre si on ne fait rien !

— Hodanir, quand bien même elle vous appuierait ! Comptez le temps que mettra la lettre à lui parvenir, celui dont elle aura besoin pour changer ses plans et se mettre en chemin... il y en aura pour des mois ! Il faudra bien trouver un moyen de tenir !

— C'est bien pour cela qu'il faut cesser de discutaitler et agir au plus vite ! Ces mois paraissent déjà une éternité, alors comment imaginer attendre les années qu'elle nous demande ? C'est de la folie ! Vous voulez vraiment prendre le risque de tout faire échouer maintenant ? Après trente ans d'attente ?

Le silence suivit. De quoi pouvaient-ils bien parler ?

— Je n'aurais jamais cru qu'il irait si loin, reprit Heliott sur le ton de la résignation. Avons-nous été trop vite, Hodanir ? Ou est-ce lui qui dépasse trop nos attentes ?...

— Peu importe ! La rappeler au château est le seul choix qu'il nous reste. Je vous en conjure : écrivez cette lettre, Heliott !

— Inutile. Je vais y aller en personne. On ne peut se permettre les allers-retours de messagers si je n'arrive pas à la convaincre d'une seule missive. Je vais faire mes bagages. Veillez sur lui, Hodanir.

— Heliott ! s'exclama le maître d'armes, toujours dans un murmure alors que j'entendais Heliott s'éloigner. Merci. Et bonne chance.

Hodanir frappa à la porte. Je m'éloignai silencieusement, mais rapidement, pour atteindre les fenêtres. Ma curiosité ne s'assumait pas.

— Entrez ! répondis-je le plus naturellement possible.

— Mon Prince, puis-je vous parler un instant ? me demandait-il en entrant.

— Je pense également qu'il le faut.

— Pourrions-nous sortir ? Un peu de marche vous ferait du bien. Et ça aussi, ajouta-t-il avec un grand sourire.

Je le lui rendis et me saisis de l'un des deux godets de bois qu'il me tendait. D'un autre sourire ravi, il m'invita à sortir de la pièce et se refusa à me laisser la bouteille de bière qu'il avait apportée.

Nous marchâmes quelques minutes en silence. Les couloirs du château étaient animés : serviteurs et servantes s'affairaient aux préparatifs de la fête pendant que les invités s'installaient peu à peu dans leurs quartiers. Fuyant l'agitation, nous parcourûmes le rempart est, baigné dans les dernières lueurs du jour. À chaque intersection des remparts, aux quatre coins du château, se trouvait une petite tour de guet ; à côté de la Haute Tour, elles étaient minuscules, mais suffisantes pour servir d'abris aux gardes pendant leurs rondes sous la neige ou la pluie. Nous nous arrê tâmes juste avant la tourelle sud-est et Hodanir

commença à servir la boisson. Alors qu'il remplissait les godets sur l'un des créneaux, je m'assis sur un autre, laissant le soleil me pénétrer la peau à m'en faire frissonner. La chaleur était toujours là, malgré la lumière déclinante. Je me remis à penser à la veille, à la tempête, à tout ce que j'avais entrepris, et me demandai si les choses reprenaient leur cours. Mon regard vagabonda jusqu'à la tourelle : son ombre s'étendait vers l'est, en direction de la forêt. À quelques centaines de mètres vers le nord, j'aperçus le lac des Rois qui la longeait paisiblement, ainsi que le vieux ponton de bois sur lequel je passais souvent des heures à rêvasser. La forêt, le lac, les montagnes du Nord si près : quoi de mieux pour s'abandonner aux douces rêveries, loin du monde et de son agitation ?

— Vous rêvassez, Mon Prince ? lança Hodanir avec un zeste de moquerie.

— Effectivement, souris-je. Je rêvassais aux moments que je passais à rêvasser... Là-bas, sur le ponton. Ou même dans la forêt... Ou sur une barque, sur le lac... Ou... partout, en réalité.

— Ha ! ha ! Certaines choses ne changent pas avec les années, n'est-ce pas ? Vous avez toujours été un grand rêveur. C'est une bonne chose.

— Je n'en suis plus sûr, fis-je sombrement en portant le gobelet de bière à mes lèvres. Quand je vois ce que mes *rêves* viennent de me pousser à faire... Je vous dois des remerciements, Maître. Sans vous, le Roi serait mort et je serais en train de croupir dans un cachot pour régicide. Et parricide.

Le maître d'armes ne répondit pas. Accoudé sur un créneau à côté de moi, il semblait réfléchir tout en faisant tourner le liquide au fond de son godet.

— J'ai une question à vous poser, continuai-je. Nous en avons déjà discuté vaguement il y a longtemps, mais aujourd'hui... j'ai besoin de comprendre ce qu'il se passe réellement. Qu'est-ce que la zone, Maître ? Pourquoi m'arrive-t-il ce genre de choses ? Ce n'est pas la première fois que je suis possédé ainsi et que je laisse des morts derrière moi. Je me rends compte que jusqu'à aujourd'hui j'ai lâchement ignoré ces phénomènes macabres, les scellant dans un coin de ma tête pour ne pas y penser. Mais cette fois-ci... mon père...

— *Entrer dans la zone*, me coupa-t-il subitement, est une expression utilisée uniquement dans certains domaines, comme l'art du combat. À l'origine, l'expression universelle était : *être porté par le flux*. En vérité, n'importe qui peut entrer dans la zone, quelle que soit son activité. Guerrier, artiste, religieux... Les exemples ne manquent pas. C'est un état de conscience potentiellement accessible à tous les êtres humains, mais extrêmement difficile à atteindre. En réalité, *on ne peut pas décider d'entrer dans la zone*. On y entre, c'est tout. Nous sommes soudainement comme *portés par un flux*, un courant irrésistible. On peut grossièrement assimiler cette expérience à une période de concentration maximale, pendant laquelle tout ce qui est superflu disparaît. Il ne reste dans votre esprit que l'idée à l'origine de cette concentration. Dans cet état, vous oubliez immédiatement tout ce qui n'a pas rapport avec l'idée à réaliser. Vraiment tout. Le temps, les distances, les limites et même la morale n'existent plus ; *vous-même* n'existez plus. La conscience de soi se perd et l'égo s'oublie. *Vous devenez une idée*. Et rien n'arrête une idée.

Hodanir marqua une pause et me fixa comme pour s'assurer que je le suivais bien. Je hochai la tête et bus une longue gorgée

de bière. Je comprenais, mais c'était tout de même dur à avaler. Cependant, étrangement, j'avais l'impression d'avoir mis la main sur une clé importante : une clé dont la porte me cachait encore quelque chose d'essentiel. Mais plus pour longtemps. J'admis donc la théorie du maître d'armes et m'enquis de précisions — je n'avais toujours pas la réponse à ma question.

— Admettons, repris-je. Mais alors, quelle idée *étais-je* lorsque je me suis rué sur le Roi pour l'assassiner ?

— Qu'avez-vous ressenti juste avant d'entrer dans la zone ? me demanda-t-il immédiatement. Quelle a été votre dernière idée ?

— Qu'on me forçait à commettre un crime contre l'humanité. Et qu'il m'était impossible de m'y résoudre. Que cela allait à l'encontre de tout ce en quoi je croyais. Non... Attendez... C'était plus que cela. À l'encontre de tout ce que *j'étais*. Je me sentais extrêmement mal, comme si on niait mon existence, qu'on tentait d'étouffer ce que j'étais. Je devenais fou furieux, j'avais envie de hurler... Et soudainement, je suis entré en transe.

— Et à ce moment précis ? Quelle est l'idée qui a précédé votre tentative d'assassinat ?

— J'avais l'impression... l'impression que le Roi était... un obstacle, répondis-je laborieusement.

Car je fus soudainement assailli par une migraine fulgurante : des images, des émotions, se réveillaient et tempêtaient dans mon esprit. J'étais comme aspiré par les souvenirs de l'évènement : c'était violent... Insupportable ! Je revivais la scène, ma rage, et sentais quelque chose s'éveiller en moi, comme une puissance cachée. Un flux qui tentait de m'emporter.

— Un obstacle à quoi, Hydan !? s'écria Hodanir en me serrant les épaules pour me soutenir.

— À... À... Je... Je ne sais pas !..., m'écriai-je en tombant à genoux, la tête dans les mains. Taisez-vous ! Taisez-vous je vous en conjure !!

— Non, Hydan ! Restez avec moi ! Il faut que vous trouviez l'idée qui vous a ouvert la zone ! Ne fuyez pas !

La douleur mentale était terrible : le flux me portait, la zone m'aspirait. Mon esprit était comme arraché de force à la réalité : je ne pouvais que lutter pour ne pas perdre connaissance. La salle du trône m'apparaissait, le visage de mon père, ses mots, sa gifle, son dos qui s'éloignait...

Je compris enfin.

Il était bel et bien un obstacle. Je le ressentis comme jamais : c'était lui qui faisait avorter toutes mes tentatives d'améliorer, de changer quoique ce soit : la politique, le royaume, le peuple... L'humanité. Il étouffait toutes mes tentatives d'expression de mon idée. Lui et sa nature passéiste et résolument tournée vers l'or et le sang, vers la guerre et la soumission des peuples... Il était comme un barrage du passé qui asséchait le présent en privant ainsi l'avenir de sa source. Tant qu'il serait vivant, rien ne changerait : tout stagnerait. Le Roi et sa politique guerrière et terrible maintenaient la tête du monde dans des eaux de souffrance et de désespoir. Le monde se noyait. Tout était clair désormais. Entre le Roi et moi, c'était désormais bien plus qu'un conflit de philosophies incompatibles ! Il était *l'idée de Conservation* et j'étais...

— L'Évolution. J'étais l'idée d'Évolution..., murmurai-je.

Hodanir m'aida à me relever. La tempête s'était calmée. Je transpirais, j'avais chaud, mais je sentais une sérénité inattendue

m'envahir ; comme si je m'étais débarrassé d'un poids oppressant, je me sentais... libéré.

Le maître d'armes semblait essoufflé lui aussi. Je le regardai sans penser, mais une étrange impression m'envahit. Aujourd'hui encore, j'ai toutes les peines à la retranscrire : une chaleur, une lumière, de la gratitude, de l'amour... C'était très étrange : comme une connexion spirituelle qui résonnait en mon âme et se manifestait à l'échelle des émotions. Je me sentais plus fort, protégé même, et très ému. Les larmes roulèrent sur mes joues alors que je sentais un sourire se dessiner sur mon visage. Honteux, je m'étais bien sûr empressé de les essuyer, de les cacher, mais Hodanir les vit. Il s'approcha alors, passa sa main sur ma joue et la glissa jusqu'à ma nuque qu'il empoigna fermement. Il posa son front contre le mien. Il pleurait aussi.

— C'est bien, fit-il, la voix étranglée par un sanglot. C'est bien, Hydan. Tu es l'Évolution. Souviens-t'en. Ne l'oublie jamais. C'est ton *idée de naissance*. Tu peux être plusieurs idées et entrer dans la zone grâce à elles, mais aucune ne sera aussi puissante que ton idée de naissance. C'est l'énergie qui t'anime, la raison pour laquelle tu es incarné. Melusy évoquerait le destin : que pousser l'humanité à évoluer est ton destin.

Je hochai la tête, silencieusement. Je sentis mes joues rougir. Hodanir me lâcha, attrapa la bouteille de bière et la vida dans nos godets. Il me tendit le mien et je trinquai timidement.

— Buvez, Mon Prince ! s'exclama-t-il, complice. C'est un grand jour.

— Hum. Merci, répondis-je faiblement.

Je ne savais pas quoi dire. Ce qui venait de se passer dépassait ma compréhension. La connexion que j'avais ressentie me mettait à présent mal à l'aise. Hodanir dut s'en rendre compte :

— C'était éprouvant, mais c'était une belle *résonance*, dit-il en s'appuyant sur l'un des créneaux de pierre.

— Une... résonance ? répétais-je machinalement. J'ai entendu ce terme plus tôt... Melusy ! Melusy a évoqué *un principe de résonance* tout à l'heure. De quoi s'agit-il exactement ?

— Le principe de résonance s'observe quand deux idées se rencontrent. Elles s'intensifient mutuellement et leurs incarnations, vous et moi, sont transportées dans un état de conscience particulier. C'est encore plus fort avec les idées de naissance.

— Cet état... c'est la zone, le flux ?

— Pas nécessairement. Et pas cette fois. Notre connexion est d'une autre nature..., ajouta-t-il dans un murmure qui ne m'était pas destiné. Le ruban à votre poignet appartient à Melusy, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? demandai-je, surpris. Elle me l'a donné tout à l'heure en disant que cela m'apaiserait. Elle a aussi parlé d'un flux d'énergie...

— Melusy incarne *l'idée de Réparation*, m'expliqua-t-il en passant son regard du ruban à mon visage. Ne me demandez pas comment, mais elle a insufflé cette idée dans ce morceau de tissu. Est-ce un cadeau ?

— Il semblerait...

— Étrange, ce n'est pas son genre... Non pas qu'elle ne soit pas généreuse, mais elle doit vraiment tenir à vous pour vous laisser une partie d'elle.

— Une partie d'elle ? Comment cela ?

— Son vœu de vous soigner, de vous *réparer*, circule dans ce ruban. C'est donc une partie d'elle...

— Un peu comme un talisman, un charme ou un objet sacré ?

— C'en est l'exacte définition !

J'avais mésestimé la valeur de ce cadeau. Si Hodanir avait vu juste, il était unique en son genre et très précieux. J'étais plutôt terre à terre à l'époque — et parfois même obstinément — mais la symbolique et la spiritualité commençaient doucement à briser mes barrières de jeune homme borné. Mes lectures, mes expériences d'entrées en zone et ces premières résonances n'y étaient pas pour rien.

— C'est une forme de résonance, n'est-ce pas ? repris-je après un temps de silence.

— Oui, suffisamment légère pour n'être qu'inconsciente. L'effet est temporaire, par ailleurs. Cela dit, connaissant Melusy, il pourrait bien durer quelque temps...

— C'est par résonance que vous avez pu m'arrêter, n'est-ce pas ?

Hodanir parut surpris de ce soudain changement de sujet. Il sembla chercher ses mots quelques instants, mais je pris les devants :

— C'est la première fois que quelqu'un m'arrête une fois dans la zone. J'ai beau réfléchir, c'est la seule explication cohérente : vous avez pénétré la zone à ma suite, par résonance. Et même dans ce cas, je ne comprends pas comment vous avez pu me rattraper. Aussi infime soit votre temps de réaction, une fois dans la zone je suis bien placé pour savoir que le temps ne compte plus : *vous ne pouviez pas* me rattraper.

— J'y suis entré, répondit-il sur un ton très sérieux. Dans la zone. En réalité, j'y étais même un fragment de seconde avant vous. C'est ce qui m'a permis de lire vos mouvements et de m'interposer. Lorsque votre idée de naissance, votre idée d'Évolution, s'est éveillée, vous avez commencé par dégager

une pulsion meurtrière violente. Extrêmement violente. Ma propre idée de naissance a résonné à égale proportion. À vrai dire, je me suis surpris moi-même. Mon maître m'a enseigné, il y a longtemps, la théorie du flux et quelques moyens pour le favoriser et le comprendre. Depuis, j'ai eu plusieurs expériences d'entrées en zone, mais rarement aussi violentes. Il a toujours fallu que je sois acculé, comme vous, pour y parvenir. Cette fois, j'ai littéralement vu l'avenir qui tendait à se réaliser et j'ai su immédiatement qu'il fallait que je vous arrête. Après, vous connaissez bien le sujet désormais : mon corps a bougé tout seul et je vous ai élégamment assommé avant même de m'en rendre compte.

Hodanir vida son godet d'un trait et le reposa. Nous restâmes un instant silencieux, nos regards au-delà des remparts, loin, vers la forêt et le lac, jusqu'aux montagnes. Je réfléchissais à toute cette conversation : elle était à la fois passionnante, effrayante et... irréaliste. Au travers de cette discussion, je me sentais différent des Hommes, les deux pieds à l'entrée d'un monde que je découvrais à peine. En vérité, plus j'y pensais, plus je frissonnais. Peur ou excitation, cela n'avait guère d'importance : j'appréciais de plus en plus mon échange avec le vieux maître d'armes. Pour la première fois depuis mon adolescence, j'avais l'impression de quitter ma prison de solitude et de *résonner* intimement avec quelqu'un.

Aladjin vint malheureusement mettre un terme à cet entretien. Mon jeune page m'annonça que la fête allait commencer et que ma présence était requise. Hodanir ramassa alors les godets, la bouteille vide, et fit mine de partir.

— Maître ! l'interpelai-je avant qu'il ne s'éloigne. Si j'admets que mon destin, que mon idée de naissance est

l'Évolution. Qu'en est-il de vous ? Je pense l'avoir devinée, mais vous ne m'avez toujours pas dit quelle était cette idée qui vous a permis de contrecarrer l'Évolution.

— *La Protection*, répondit-il dans un sourire. C'est ma voie, mon idée de naissance. Depuis que je la connais, c'est à elle que je dédie ma vie. Elle me pousse à protéger les êtres et tout ce qui vit.

— C'est donc la compréhension du danger pesant sur le Roi qui vous a permis d'entrer dans la zone ?

— Non, fit-il avec un regard complice. Pas sur le Roi...

Et il partit. Je restai seul quelques minutes. J'avais des idées plein la tête et n'arrivais guère à les discipliner. Je décidai de marcher un peu, de faire un détour par le rempart sud avant de rentrer me changer. S'il me fallait encore un peu de temps pour l'accepter pleinement, j'avais néanmoins bien compris la théorie du maître d'armes. Ainsi, j'avais une idée de naissance : un destin à réaliser. J'essayais de rester humble et objectif, mais cette pensée me plaisait grandement. *Faire évoluer l'humanité*. Cela sonnait tellement bien. *Résonnait* tellement bien...

Malgré tout, je descendis rapidement de mon nuage : il y avait une question qui n'avait pas encore de réponse. Le gout du sang. Dans toutes mes transes, sans exception, l'idée de répandre le sang me semblait amplifiée par le plaisir que j'y prenais. Lorsque je m'étais rué sur le Roi, même si grâce à Hodanir le meurtre n'avait été que virtuel, j'avais réellement éprouvé un violent plaisir au moment où j'avais visualisé le sang royal s'écouler. Ou peut-être n'était-ce que l'euphorie de briser un obstacle à l'idée d'Évolution ? Oui... J'espérais vraiment que c'était le cas.

Tout en réfléchissant, je venais de dépasser la tourelle du rempart sud qui surplombait la Grande Porte. J'entendis alors soudainement la herse se lever et un cheval hennir. Réagissant plus par réflexe que par curiosité, je jetai un regard dans leur direction. Une silhouette encapuchonnée d'une longue cape verte chevauchait un palefroi à la belle robe grise. Tous deux attendaient de pouvoir sortir du château.

Heliott.

À défaut d'apercevoir son visage, je reconnaissais cette cape que je lui avais offerte quelques années auparavant. Les sacoches attachées à son cheval semblaient lourdes et pleines à craquer. Pour une mystérieuse raison, Heliott partait donc. Je n'avais pas saisi la nature de sa conversation avec Hodanir. J'en mourrais d'envie, mais il m'était impossible de leur demander sans leur avouer, honteusement, que j'écoutais aux portes. Avec le recul des années, je me rends compte que j'avais vraiment négligé cette situation. Sur un accès de fierté futile je m'étais tu, me convainquant que ce n'était pas important, que cela ne me concernait pas. Quelle erreur ! J'aurais dû comprendre en voyant ces sacoches débordantes qu'Heliott ne rentrerait pas avant longtemps. Mais il n'était pas venu me saluer, alors j'en avais inconsciemment déduit qu'il serait de retour sous peu. Aurais-je pu imaginer que la prochaine fois que je le verrais, tout aurait changé ? Le Roi, Hydolia... moi ?

Au terme de mon détour, j'étais retourné dans mes quartiers et avais commencé à me préparer. Je n'avais aucune envie de participer à cette fête, de voir ces gens, de partager quoi que ce soit avec eux. Mon statut m'imposait de participer à cet événement, mais j'en désapprouvais les finalités cachées au plus haut point. Je me revois devant mon miroir, habiller mon corps

de beaux vêtements et mon visage d'un beau et faux sourire. Comme avant à chaque évènement que l'on redoute, je m'imaginais tout ce qu'il pouvait se passer de mal et de désagréable. Quel mauvais devin faisais-je ! Car cette soirée fut sans nul doute le jalon le plus précieux sur le chemin de ma destinée. La scène de ma plus belle rencontre. De ma plus belle *résonance*...